

Mémoire présenté
à
l'Université du Québec à Rimouski

comme exigence partielle
de la maîtrise en études littéraires

Par
Jacquelin Marcheterre

Figures, réécriture et fantasmes

Juin 1991

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Rimouski
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Rimouski

REMERCIEMENTS

Je tiens à témoigner ma gratitude à Monsieur Paul Chanel Malenfant, directeur. Il a su me conseiller efficacement en cours de rédaction, et ce, toujours avec bonheur, tact et professionnalisme. Ma reconnaissance va de même à Monsieur André Gervais, qui a assumé la lecture de mon mémoire et a agi à titre de président du jury d'évaluation, pour son expertise, sa disponibilité et sa grande générosité intellectuelle. Enfin, je veux remercier tout spécialement Monsieur Hugues Corriveau, à titre de lecteur externe. La rigueur critique dont il a fait preuve, la minutie et la finesse de sa lecture m'ont permis d'accroître la qualité de mon travail.

RESUME

Trois volets composent cet ouvrage de maîtrise.

Dans le premier volet, un texte fragmenté, *Le dépliant*, se donne à lire au titre d'*écrit initial* car il demeure le résultat de mes premières ébauches. Ecrit au temps présent, ce texte tente, à travers une écriture résolument elliptique, de traduire l'urgence du moment, mais aussi la fuite (du je narrateur) et le mystère, le trouble d'une relation amoureuse. De facture minimaliste, *Le dépliant* convoque une lecture attentive au *pli* textuel (Roland Barthes). Il recouvre un certain nombre de figures (l'absence, la faute et le mutisme, l'obscène, le souvenir, etc.) qui favorisent, en vertu justement du projet de réécriture auquel il appartient, un *dépli* de plus grande envergure.

Dans le deuxième volet, *Le modèle* se donne à lire en effet comme le fruit d'une réécriture *oblique*, tellement la forme obtenue diffère en effet de l'*écrit initial*. Oblique dans la mesure où ce texte établit, malgré le lien structural qui le relie au *dépliant*, une correspondance implicite avec de brèves ébauches produites entre-temps. C'est dire alors les *voies détournées* qu'emprunte *le modèle*. Tous les détours culturels (la référence à l'art et à la musique, par exemple) dont témoigne l'expansion narrative de ce nouvel écrit, qui autorisent

néanmoins, au terme d'une série de transformations formelle, stylistique et phrastique, le maintien d'une certaine continuité (scripturale) dans la rupture.

Enfin, dans le troisième volet, la réécriture du *dépliant* est mise en perspective, de manière à souligner la commune mesure de la transposition effectuée. Réécrire, c'est parfois reprendre une seule phrase, à tel moment dans le but de produire en marge un fragment plus long, d'un autre ordre; à tel autre, ce qui importe tout à coup, c'est le précis remaniement de toute une version antérieure, etc. Comme quoi il est possible de corriger simplement la matière d'un texte en passe d'achèvement, ou alors, de la transformer selon un point de vue variable, myope ou englobant. Bref, réécrire implique plusieurs niveaux d'approche en regard desquels la *vision* de l'écrivain est déterminante.

TABLE

REMERCIEMENTS	ii
RESUME	iii
TABLE	v
 I - LE DEPLIANT	 7
 II - LE MODELE	 68
1 - Le métronome	70
Le livre	73
La scène	74
L'écrit	77
L'album	81
 2 - Le parallèle	 97
La soirée	108
Le coucher	122
 3 - Le conflit	 124
L'abandon	130
L'aube	131
 III - LA REECRITURE: MODELES ET CONTINUITE...	 136
Ecrire	138
Le lien rupteur	138
Le coup de...	139
L'épigraphique	140
Figures liées	141
Le courrier du vendredi	141
Le paquet déballé	142
En vertu d'un mouvement...	142

INDEX DES CITATIONS	144
ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE	146

LE DEPLIANT

I.

sans solution de continuité
sans écart possible tout parmi
le cycle des transformations
après la rencontre des lignes
car le cycle est centre intact
fusion mouvante des éléments
chaque fois le cycle son ordre
immuable et la tendance à
vouloir saisir hors le cycle
mais cycle si bien que les
tremblements engendrent sans
solution *de*

J'entends l'eau de la douche, le fredon d'Amandine, le
savon sur sa peau, la mousse, Chopin par coeur.

Le facteur traverse l'allée, il sonne.

Le courrier du vendredi.

La vie est *lente* et l'homme ne
sait guère la jouer.

Le visage long.

Seul dans l'embrasure, il ouvre son sac, il ne parle
pas, je lui parle, il le referme, je cesse de parler, aussitôt
il l'ouvre à nouveau, y glisse une main à tâtons.

Il fait un tour sur lui-même.

Il traverse l'allée.

Il disparaît.

... *l'idée* stagne épinière -
sous les mots...

Dans le salon.

Je parcours un dépliant.

Je lis le titre, je le relis, je lis le texte en marge
mais j'hésite, je bute contre une phrase, je comprends mal,
je la triture, difficile, je la lis dans tous les sens,
j'insiste, je reviens au titre, j'y lis un autre mot, un mot
caché, dissimulé, que j'encercle au crayon gras...

Amandine passe près de la rampe, ruisselante.

De la mine sur le bout des doigts.

Le crayon dans la bouche.

Près de la fenêtre, derrière le piano, je regarde dehors, le jardin, l'arbre juste en face, la pie, ailleurs, la pie au nid, l'allée de pierres transversale, qui se perdent tout au fond...

Dans la pluie.

Le dépliant sous le bras.

... dans le *délié* [...], il y a
du texte, il y a du corps au
pied du mur.

Amandine apparaît.

Nue près de la rampe de l'escalier.

Elle me montre un petit jupon, elle le tient haut,
hésite, le passe, l'ajuste, tout à coup curieuse, sur lui
relève une frange effilée.

Je lui lance une plaisanterie.

Les lèvres pincées.

Amandine file à la chambre.

II.

Il paraît, on le *dit*, ou pour
être juste on l'insinue, que
tout ceci finira par faire une
histoire.

Je dépose le dépliant près du métronome, je monte,
j'entre dans la chambre...

C'est ce que j'ai fait. Il y a à *peine* une heure de cela ou plutôt: il y a déjà deux heures. C'est fou ce que le temps passe...

Amandine trifouille.

Elle fouille le contenu de la trousse à coudre.

De dos, près de la table de chevet.

Je m'avance vers elle, je la serre, je lui mordille l'épaule... je presse ma joue contre sa joue, je lui souffle à l'oreille.

Du vent, des mots.

... en plein *élan*, bousculée,
elle chancelle...

Elle se débat, se tortille, se retourne dans mes bras,
elle force, pousse, elle se détache, se désenlace.

Elle lance la trousse.

Je l'évite.

Du rouge sur les joues.

Amandine rassemble, éparpillées sur le plancher, patiente, les aiguilles à coudre, les amasse, une à une, au creux de sa main libre, les remet, en fin de compte, tout au fond de la trousse.

Avec peine.

... par *dépit*, générosité,
fatalisme, forfanterie...

.

Elle se pique.

Le doigt en vain dans la bouche.

Je m'accroupis, près d'elle, je l'aide, je lui porte un
baiser sur la joue, qu'elle s'empresse d'esquiver...

De soie noire, de dentelle.

Trop bête.

III.

... le fil est perdu, tant pis,
prenons-en un autre, d'un petit
mouvement, d'un *détail* qui
s'affaisse, se soulève...

La table est desservie.

Le soir tombe.

Du divan, elle me prie, me supplie de la rejoindre, de son doigt me montre la couverture durcie de l'album photos.

Elle le regarde.

Je m'éloigne, je contourne le divan, le piano, je me verse un verre, je tache la nappe du buffet, je relève le visage...

Je mets le bouchon.

Je dépose alors la bouteille.

Je prends mon verre, le soulève, y laisse tomber un glaçon.

Des gouttes partout.

Amaretto à mes lèvres.

Maintenant derrière Amandine.

Je jette vite un regard, alerté par le parfum de sa robe, la bretelle de son corsage, la marque qu'elle laisse, étroite, que je devine tout au-dessus de son épaule.

Elle arrête de feuilleter, au beau milieu.

C'est Amandine en photo.

Déjà prise depuis longtemps.

Amandine pose le doigt ailleurs, plus bas, par-dessus
une photo voisine.

En noir et blanc, j'y suis.

Si jeune.

Je fête mon anniversaire.

J'ai une toupie dans les bras, que je sers contre moi.

... presque pas de seins; il
n'y avait qu'une *pente*, douce,
légère, basse.

L'album ouvert, en V; Amandine amusée par la scène.

Je ris.

Je la surveille.

Je ne lâche pas l'encolure de sa robe, la photo, le
glacé de sa jambe...

Sa cheville balance dans le vide.

Un coin de la photo est brisé.

Plutôt replié.

Amandine y glisse l'ongle, y découvre, ouverte dans
l'herbe, déchirée, la boîte de la toupie.

Elle pense un peu.

Le jupon, les aiguilles, les photos, la soirée qui s'achève...

Elle rit de la journée.

Je la pince aux hanches, j'insiste, j'y vais à deux mains, plus fort, je me penche par-dessus le divan, je la fais rire, le coude, la reliure, le dos de l'album, la robe pressés entre les cuisses...

Aux éclats.

... jusqu'à *l'aine*, au pli, et
jusqu'au bord du sexe...

Je frôle son sexe.

J'y reste.

Ses mains, plus lâches, laissent l'album tomber par
terre.

En éventail.

Amandine légèrement dévêtue.

Elle se relève, seule, remonte la bretelle de son corsage, se lève, l'album contre elle, s'éloigne du divan.

Les seins aplatis.

Dans l'escalier.

Elle palpe le bas de sa robe, la fermeture éclair,
qu'elle ramène du bout des doigts.

Au cou l'agrafe résiste.

IV.

Il faut des habitudes comme de
se mettre au *lit* de passer à
table sans faille ni temps mort

Je me lève, je me dépêche, sans attendre j'accours, je monte d'un pas feutré, sourd, je tourne l'angle du corridor, j'entre, je la trouve dans la penderie.

Un cintre à la main.

La faible lumière du plafond, la poussière, l'odeur de la lingerie qui s'y trouvent.

La tête folle...

Elle n'est pas exactement facile, ayant trop le souci de ne pas galvauder son corps.

Je la tiens, je la pousse contre le mur, j'entrouvre son corsage, je la touche.

Haletant.

J'y rentre tout mon nez, ma figure, je lèche sa peau, le savon, j'entends encore le fredon d'Amandine.

L'Andante Spianato.

Le long du couvre-lit, j'aperçois, oubliée, une aiguille
à coudre.

sa peau tu la trousses en
réalité et *pleine* d'effets

Je lui retire sa robe.

Un baiser, un autre... je m'agenouille, je caresse ses
hanches, je descends le long de ses jambes, je sens la maille
tirée de ses bas, la chair.

Je retrousse son jupon.

Je serre ses cuisses, les doigts ouverts à la taille,
étalés, étoilés sur ses fesses.

Moites.

Je remonte le long de son corps, obstiné, juste sous le sein gauche.

Rugueux, foncé, le plus menu.

Sur l'autre sein j'appuie, à la hauteur de la pointe je presse, je tourne avec elle.

Je lui donne froid.

A la renverse sur le lit.

Tout comme des défauts de verre
dans le *tain* de leurs yeux.

Je la fais rire.

J'effleure son ventre, ses côtes, j'arrête, j'hésite, je
la chatouille, partout, je passe la langue, je fouine là où
elle ne peut se rendre.

Juste en face.

Au hasard le désir, l'insistance, le jeu, les caresses,
les yeux dans le miroir de la commode.

Amandine se trémousse.

A travers le linge éparpillé, je ramène ses cheveux, je les lisse sur l'oreiller, le long de son visage, je polis, je repasse la couverture sur le lit, la surface du drap, le motif, brodé en bordure, la fleur qui s'y prolonge, s'y courbe...

Pelucheuse.

Sous mon ventre, un malaise, un gonflement, un renflement.

Je bande.

Elle éclate de rire.

Je la prends.

... s'il se *nie* en elle, c'est
pour mieux se préserver...

Sur les coudes.

Je pousse plus fort, plus loin, je m'appuie sur elle, je
vais plus vite, j'ai mal... Le souffle court je l'entends
gémir, je râle, je vois défiler le sexe, les seins
d'Amandine, les nudités habituelles de son corps...

Je jouis.

Je la relâche à peine.

... tu as couché dans ce *lit-*
là...

Le lit, transversal, est défait.

... le frisson vient - le *lit*
n'étant pas fade - un frisson
surhumain qui retourne: «je
meurs...»

Le drap est souillé.

Distrain, je m'adosse contre la tête du lit, je plisse
les yeux, je souris, je jette un regard au bord du lit, je
remonte la couverture, je me cache.

J'ai froid.

... il fulmine, sage, s'écarte
dans son propre trajet, enjeu
subversif relu dans le quoti-
dien, le mental *détalé*, hors de
lui et par hasard complètement
lucide...

Amandine à plat ventre, nue, au beau milieu du lit.

Je gage avec elle.

J'ouvre l'album, j'en retire une photo, je jette un coup
d'oeil, je perds, je grimace, je la lui lance à la figure, je
jure, je lui fais toutes sortes de signes...

C'est encore Amandine.

Elle tient un panier de noisettes, le long d'un chemin,
étroit, tout près d'un bois taillis, l'autre main sur la
hanche...

Prise à la dérobée.

V.

et le retour des murmures dans
l'*allée*

Tout s'*étale* dans le blanc et
s'intensifie

Amandine dort.

Les jambes ouvertes, de travers, l'album abandonné par
terre, le long du lit, les bras sous l'oreiller, la photo à
la tête...

Abîmée.

Il fait jour.

Sans bruit je me lève, j'enfile un pantalon, un gilet, je ramasse le cintre, la robe, le jupon, les bas d'Amandine, l'aiguille à coudre, je rabats la couverture sur son pied gauche, je sors de la chambre, je ferme.

J'oublie l'album, la photo...

Dans l'angle du corridor, je trouve l'agrafe de sa robe.

Par hasard.

Quand il l'a revue, c'était
l'été...

Je descends au salon.

J'ouvre la porte de la baie vitrée.

L'aurore est chaude, humide, le ciel dégagé, le sol,
l'allée du jardin, mouillés.

Je sors, je marche un peu.

J'évite les mares d'eau, je m'arrête, je respire le
parfum de lilas, j'admire l'arbre, les feuilles, je m'avance,
je bute contre une racine.

J'échappe l'agrafe dans la boue.

Je me plie, je tâtonne, je pense à la phrase, au titre
presque oublié du dépliant...

Je le sens, j'ai l'air fou.

La tête relevée.

Derrière la fenêtre de la chambre, Amandine soulève la toile, elle quitte, revient vite, ouvre, part, passe, repasse devant, elle revient, penche la tête par l'ouverture, le cou brisé, surprise, amusée...

Je lève une main sale.

Elle s'esclaffe.

Amandine sur le seuil.

Avec elle je passe l'embrasure de la porte.

VI.

... poser le geste spéculaire
l'imposture ou l'inflexion de
la phrase perpétuée [...] par
le flagrant *délit*...

Amandine au piano.

A la hâte, je m'approche, je me penche, je m'appuie sur le banc, je lui souffle dans l'oreille, j'attends, j'espère un geste, un mot, je laisse courir mes doigts sur ses épaules, je l'effleure, puis je la tapote.

Elle ne plie pas.

Je continue.

Derrière le banc.

Je regarde les mains d'Amandine, le clavier, je caresse son cou, j'entrouvre sa robe de nuit, je lui caresse les seins, je m'attarde, je glisse plus bas, je touche son ventre, je joue, la main gauche sur son sexe.

Je lui souffle à l'oreille du vent, des mots.

A mi-voix.

Chopin aime George Sand, il compose.

Amandine cesse de pianoter.

Elle hoche la tête, elle la remue de gauche à droite...

J'entends la porte, un pas à l'étage, la douche, l'eau,
le corps d'Amandine, la mousse, la voix de Chopin, le mouve-
ment, le rythme décalés de la partition.

Le facteur, ce matin, ne passe pas.

lentement l'anonyme surface
déplie son drôle d'effet

Je reprends le dépliant.

Je le saisis à l'envers, j'y perçois la marque de mon crayon, je le retourne, je lis à l'endroit, mal encerclé, le titre, un mot...

Amandine sort de la salle de bains.

Elle file à la chambre.

Nue.

tiens, la *pine*, je n'y pensais plus.

Amandine au bord de la rampe.

Elle tient la robe d'hier, elle ouvre le col, le fixe, le referme en vain.

La mine basse.

Je glisse la main dans mon pantalon, je tâtonne, je fouille la petite monnaie, je touche l'agrafe, je la sors de ma poche, je la lui montre.

Elle disparaît.

N'y comprendre que *dalle*.

Je lis, je relis le dépliant, j'abandonne...

arme contre l'espace si s'en-
tendre *ailé* ne demande que
remise à vol

Vite, je le plie autrement, je le replie mal, je le pose
sur le piano, j'appuie dessus, je lui fais de nouveaux plis,
je le repousse, je le pousse un peu plus du revers,
j'effleure, du même coup, le métronome.

Je mets l'aiguille en marche, accidentellement.

Sans attendre, je monte, je suis le corridor, j'agrippe
la poignée, j'entre dans la chambre...

Un doute en ne touchant pas
aux corps des femmes.
Comme s'il y avait là une
distance: infranchissable.
Mais ma peau, quant à elle,
parfois si féminine, et ses
désirs. Du trouble: un
corps et des nudités.

Acte délibéré, Hugues
Corriveau

LE MODELE

LE METRONOME

Dans le salon je ne cesse d'y penser...

Je pense à écrire, je dois écrire quelque chose... Je dois tracer aujourd'hui les grandes lignes de mon récit. J'ai toute la journée, mais je tourne en rond, j'hésite à travailler ce matin, je suis un peu fatigué. Je finis par traverser le salon, je rejoins le piano, je joue, je frappe la même note. Je frappe du bout de l'index, doucement...

On sonne à la porte.

Je longe la table basse, le divan, j'entends Amandine, l'eau de la douche. J'ouvre la porte de devant. C'est le facteur, le jeune, le facteur du vendredi. Il soulève sa casquette de façon amicale, il me fait un signe de tête... Il plaisante, il sourit, il rit tout seul. Il faut voir la ligne de son uniforme bleu, son pantalon court, les bas au genou, son petit air malin... Il a un colis spécial, un paquet ficelé à l'ancienne que je dépose avec soin sur la causeuse. Il désire ma signature, il me tend gentiment un stylo à bille, il regarde par-dessus mon épaule, il fait une allusion... Il parle de Chopin, il recule d'un pas, il vante le charme de la musique classique... Je

signe mon nom au bas du registre. Il avance un peu, il parle du temps qu'il fait, il insiste, il ouvre son sac, me remet alors une lettre sans importance, une enveloppe *Direct Film*, un dépliant publicitaire et une brochure... Il recule, il fouille minutieusement, il ne trouve rien d'autre... Il prête l'oreille, il écoute, il écoute le fredon d'Amandine...

Amandine coupe l'eau.

Je ramasse le colis, je pousse la porte avec le coude mais sans résultat car il reste là, le facteur reste planté dans l'embrasure... Il parle de la maison d'en face, il s'informe, il parle de ma voisine Charlotte, il parle trop, il le sait mais il continue... Il aime son sourire, ses jambes, son corps... Quand le facteur me parle, j'écoute, surtout lorsqu'il me parle de Charlotte, je l'écoute parfois même sans dire un mot, je lui offre une écoute attentive, puis, insistant ou non, je le regarde droit dans les yeux, j'attends qu'il cesse de parler, je diffère, je provoque un silence qui le rend à tout coup mal à l'aise.

Je regarde ma montre et il part, il quitte toujours un peu gêné.

Il commence à pleuvoir. Impatient je dépose le colis sur la table basse du salon et je le déballe... Je romps la ficelle du paquet avec mes dents et, pareil à un enfant tout excité le soir de Noël, je déchire le papier brun. J'ouvre la boîte. D'une main je retire le métronome, je l'admire, je le caresse du bout des doigts... Amusé par le reflet de la lumière sur le couvercle laqué, je l'enlève afin de

voir ce qu'il cache, je veux voir à l'intérieur, j'observe le mécanisme, j'apprécie alors le subtil montage des pièces, l'assemblage des éléments qui le composent... Je dégage la tige du métronome, j'ajuste la massette quelque part sur l'échelle graduée, je ferme les yeux et je me laisse aller. Le bruit du pendule, son mouvement que j'imagine sans peine, tout cela me gagne littéralement. J'oscille, je penche la tête à gauche en guise d'accompagnement, ensuite à droite, puis, suivant la même régularité, de droite à gauche, inlassable...

J'aime Amandine, je ne l'aime pas, je l'entends chanter, je ne l'entends plus...

LE LIVRE

Je vais à la chambre... Je rabats le panneau du secrétaire et je glisse l'enveloppe *Direct Film* derrière une pile de papiers... Je prends un livre dans l'étagère murale près de la lucarne, je retiens un titre au hasard, j'ouvre *L'entretien infini*, je soupèse le volume, je le trouve lourd, défraîchi, un peu brisé... Je songe à le lire car je n'ai pas le goût d'écrire, je lis quelques lignes, j'hésite, je grimace à l'idée de me taper ce bouquin, alors je le feuillette simplement... Je cherche un peu d'écriture, une petite phrase, je le fouille dans le but de me stimuler, je lis en diagonale et je finis par trouver un passage écrit qui me plaît, je note une citation, de quoi inscrire quelque chose en tête de mon récit.

Je place le signet entre les pages de *L'entretien*, satisfait je range bien sagement Blanchot, je le range près d'un livre d'art et je vais pisser...

LA SCENE

Amandine est assise sur le lit depuis peu... J'entre, je vais vers le secrétaire, je fouille dans mes papiers... Je remue à peu près tout ce qui me tombe sous la main, je soulève, sans y prendre garde, la poussière accumulée des derniers jours... J'éternue, je cherche un mouchoir mais je ne trouve pas, je cherche pour le plaisir d'allonger le temps, je feins plutôt de chercher un livre qui n'existe pas... Je me penche au-dessus du panneau, je fais du bruit... Du coin de l'oeil je surveille Amandine, je ne la quitte pas, je suis du regard ce qu'elle fait, je regarde son dos tout blanc, son corps presque nu... Amandine ne porte qu'une petite culotte. Je parle, je lui parle, je souhaite qu'elle lâche le reprisage de son jupon, je lui parle de tout et de rien, je regarde par la fenêtre de la lucarne et je fais allusion à la voisine, à la beauté de son jardin, je lui dis n'importe quoi à propos de l'aménagement paysager. Puis, en dernier recours, j'attire l'attention sur le désordre de la chambre, histoire de la provoquer... J'essaie de l'exciter mais sans succès. Je veux surtout la voir de face, je vois mal son corps, à vrai dire je ne le distingue qu'à moitié, je ne perçois que la pointe de ses seins...

Je prends de nouveau *L'entretien* sur l'étagère.

Je lis à haute voix le commentaire de l'encart publicitaire, ce qui d'ordinaire me sert de signet... Je lui fais un chapitre sur l'inutilité de la publicité, la platitude et la bêtise des maisons d'édition, il se trouve que je m'exalte quand je parle de livres... Je lui assure que l'écriture n'est pas à vendre, qu'elle n'a pas de prix, qu'elle ne saurait faire l'objet d'aucune transaction. Je défends Blanchot et je l'accuse en même temps de complicité, je digresse, j'embobine Amandine. Je lui parle de mon récit mais elle ne m'écoute pas vraiment, je trouve en fin de compte la vie d'écrivain difficile. J'ouvre le livre de Blanchot et je lui lis un paragraphe... Je veux lui faire la preuve, lentement je m'approche d'elle, je lis, je continue de lire, j'éternue, je perds le fil de la phrase, je bafouille et je la regarde un peu surpris. De dos, près de la table de chevet, Amandine passe son jupon. Je m'approche encore, je lance Blanchot sur le lit et j'enlace Amandine, je lui mords l'épaule, je mordille sa peau, je lui fais mal lorsque je la force à prendre place sur le lit défait...

Amandine veut savoir pourquoi je lis Blanchot... Embêté je lui donne un baiser, je m'allonge à plat ventre sur elle et je lui parle du hasard...

Sous moi, je vois les seins d'Amandine, je les vois s'aplatir, se dérober sous mes yeux. Je presse ma joue contre la sienne. Je souffle dans son oreille en espérant un gage d'attendrissement. J'essaie d'oublier Blanchot, j'essaie, je veux oublier mon récit, mon travail d'écriture. Je ne pense qu'à une chose... J'entraîne Amandine près de la tête du lit, par-dessus l'oreiller. Je soulève son jupon, je lui

écarte les jambes mais comme le jupon résiste je le retrousse jusqu'à la taille et, sans attendre, je lui enlève sa petite culotte... Amandine se tortille... Elle se retourne dans mes bras, sur le côté elle force mais je la ramène sur le dos, elle étire le bras en arrière, saisit Blanchot, me frappe à la nuque avec la reliure, elle tente de se déprendre mais je ne bouge pas, je persiste à lui écarter les jambes, je lui arrache le livre et le lance devant l'étagère... Je remonte avec la main droite le long de la cuisse jusqu'au sexe, je lui caresse les fesses, je glisse en elle, je frissonne, je vais d'un mouvement de hanche qui s'accroît... La tête enfouie dans la peluche du couvrelit, je pousse, je pousse plus fort, je renifle le parfum d'Amandine... Je lèche la peau de son cou au passage, tout en repliant une jambe sur elle je me laisse aller, je jouis, je vois défiler les images de son corps, je laisse retomber ma figure dans son cou...

L'ECRIT

L'après-midi promet.

La pluie tombe plus fort, plus serrée que ce matin, elle imbibe tout, le jardin, la pelouse, les arbres, le feuillage... La pluie ruisselle dans la rue, chez la voisine, dans l'allée centrale qui conduit à la maison, partout sur la toiture... La pluie me retient à la fenêtre de la lucarne encore un instant. Je revois Amandine ce matin, je l'imagine encore... Sur le lit, à genoux, je sens venir le coup une fois de plus, je me redresse et je tourne le visage de côté, une main placée à la hauteur des yeux... Furieuse, Amandine s'empare de la trousse de raccommodage laissée sur la table de chevet, lance tout son contenu dans les airs, le projette dans ma direction avec une *colère gentille*. Je l'évite de justesse. La trousse frappe le mur, brise le cadrage de la fenêtre, tombe sur le sol... En face de l'étagère, Amandine enlève son jupon, non plus décousu mais déchiré... Elle ramasse les fuseaux de fil et les aiguilles à coudre. Près d'elle je m'accroupis, je l'aide, je lui donne un baiser dans le cou. Je blague mais elle ne répond pas, elle reste muette, boudeuse... Amandine rassemble toutes les aiguilles éparpillées, elle les plante, une à une, dans une pelote de velours noir. Elle se pique, se lamente, jure contre moi, le doigt

dans la bouche, se relève en versant une larme, abandonne tout au pied du lit et sort de la chambre en courant...

J'emboîte le pas derrière elle.

Je délaisse la fenêtre, la pluie, je bâille longuement, je sais que je dois me mettre au travail, j'écris peu et j'écris mal quand j'y suis contraint... Le récit que je veux faire me pèse, la seule pensée de l'écrire m'éloigne de ce que je projette... Pour je ne sais quelle raison, ce récit me trouble, il m'oblige à récrire tout ce que je peux écrire, il... il fait un temps magnifique dehors, je sors sur la galerie, j'éclate de rire en voyant Amandine, je frappe dans les mains, je siffle, j'applaudis Amandine, maintenant assise dans la balançoire avec un livre à la main, elle qui ne lit jamais, j'applaudis et je ris... J'exagère exprès, afin qu'elle relève la tête... Je lui lance un baiser moqueur, je descends l'escalier et je me dirige de son côté. Je m'assieds près d'elle, tout en jetant un oeil sur ce qu'elle lit... Un grand livre, un livre d'art de la bibliothèque, *Les impressionnistes*, ouvert sur l'oeuvre et la vie de Claude Monet... Je lui avoue mon intérêt et ma passion pour la peinture de Gauguin, Renoir, Manet, Van Gogh... Ce que j'apprécie le plus, c'est la manière, recherchée dans certains cas, le *portrait* peint, dédié là à quelques amis fidèles... Portrait à tel moment plein, vu comme le support démesuré du détail, à tel autre simplifié, épuré par la ligne. Je lui parle de Mallarmé, je parle du personnage poétique, du sujet fait objet par le peintre car je le sais très fortement senti, chez Gauguin, dans ses rapports avec

l'ombre portée de l'expression, chez Manet, cerné par le ton d'une palette tournée plutôt vers le *sombre réel* de la représentation figurative. Je lui parle ensuite du poète... Amandine, pressée de voir *Les Nymphéas* de Monet, tourne la page, tout en me priant, distraite, de lui laisser la chance de s'imprégner... Fâché de ce désintérêt, je l'abandonne dans les bras de Monet, du coup je vois Stéphane Mallarmé se replier sur lui-même... Je regarde par terre, j'ouvre les yeux, je... je me retourne, je m'appuie sur le dossier de ma chaise, je pense à ce que je viens de faire, je vois des déchirures tout autour de moi, près de ma chaise et sous le secrétaire.

Je me penche, je ramasse la feuille de papier déchirée, une feuille que je viens de mettre en morceaux. La chaise nuit... Je pousse la chaise sous le secrétaire et je songe vaguement au désarroi qui m'envahit... Je n'arrive pas à écrire, je n'écris rien, presque rien, rien qui ne me soit donné de récrire sous le coup de l'incertitude et de l'insatisfaction. La chaise nuit encore... Je la prends par le siège, je la plie complètement, je la plie mais je n'y arrive pas tout à fait alors je l'ouvre de nouveau et je replace le coussin, je referme la chaise et je la range contre le mur... Je ramasse tous les morceaux de papier, je regarde la poubelle au fond de la chambre... Je pense à la matinée, à Blanchot, au métronome, au jupon d'Amandine... A genoux par terre, je brasse le tas de papier et je pige, je m'amuse un peu, je perds du temps à exercer une pige parfaite, je brûle tout autant d'impatience à l'idée de lire le premier bout de papier choisi au hasard... Je pige... J'attrape un morceau collé à un autre, je les préserve tous les deux et je les recolle juste pour voir... Une marque de crayon me

permet de retrouver le sens de la déchirure, une série de ratures faites au crayon feutre, sous lesquelles je lis un mot, un autre mot, une phrase brisée.

L'ALBUM

Décidément, je n'ai pas envie d'écrire aujourd'hui...

Je vais vers le lit et j'étale les photos que je viens de prendre derrière la pile de vieux papiers du secrétaire... Je dépose l'enveloppe *Direct Film* et les négatifs sur la table de chevet, à part. J'étale l'ensemble des photos tout en essayant d'aligner les agrandissements de notre voyage, pour y établir un ordre premier... Car si je veux les ranger dans l'album avant ce soir, je n'ai pas de temps à perdre... C'est Amandine qui serait contente. J'y vais donc à la hâte, et j'espère surtout, un peu par magie ou par hasard, voir surgir d'ici là une succession agréable de souvenirs...

Le lendemain de notre départ, devant une petite auberge de Varadero, à Cuba.

J'insiste pour la photgraphier, je tiens à prendre Amandine à tout prix, quelque part près du massif de roses cultivées... Dans la cour arrière. J'insiste, je tiens l'appareil à la manière d'un professionnel, je cadre une première fois, je lui donne l'impression de connaître la photographie de A à Z... Je cadre mais je ne prends pas tout, je coupe le massif de roses, je décide de sacrifier les fleurs préférées

d'Amandine afin de préserver son corps au centre de la photo... Amandine se penche, elle s'incline légèrement mais ce n'est pas ce que je recherche, je lui fais signe de s'accroupir... Amandine pose plutôt un genou par terre. Je riposte, je lui dis que je préfère, et de loin, l'accroupissement à la génuflexion... Elle se ravise, elle corrige la pose avec bonheur, puis, de son propre chef, elle choisit une rose passablement ouverte qu'elle prend dans ses mains, une rose rouge, approche le visage tout près, le nez, hume le parfum qui s'en dégage, sérieuse, presque angélique, créant ainsi une présence tranquille dont l'image, depuis, me touche mystérieusement... Une présence dont je ne peux, encore aujourd'hui, oublier l'effet d'alors... Je cadre Amandine, le palmier à gauche, une résidence touristique et la façade d'un kiosque. Je place le doigt sur le déclencheur de l'appareil photo et j'avise Amandine de ne plus bouger, je compte, je lui fais peur en comptant à rebours sous le soleil, j'appuie, je promets sous le soleil brûlant de Cuba d'être plus rapide la prochaine fois...

Va pour cette photo... J'ouvre l'album, je l'ouvre tout au début et je l'installe en tête, c'est de là que je commence, que je ranime le désir, le souvenir de notre rencontre à Cuba... La peur du classement, la peur d'entamer cet ouvrage sur un coup de dés...

Ici il pleut, j'entends la pluie, je l'entends qui tombe sur le toit, qui frappe ma fenêtre obliquement, le jardin autour de la maison. Je la vois la pluie qui martèle, sans cesse et de façon régulière, la rue, les trottoirs qui longent les terrains avoisinants... Ici il pleut

mais là-bas, à Cuba, il fait beau, le soleil est radieux, seule une patrouille armée remonte le faible courant de la rivière tandis que, toute engourdie par l'épreuve, Amandine se relève, heureuse que ce soit terminé... Elle arrache la fleur, désire l'emporter avec elle en souvenir du premier jour... Sur la route qui mène au restaurant, je célèbre les attraits du petit village touristique. Je range l'appareil au fond de mon sac. Il fait une chaleur torride et je ne veux pas exposer la pellicule au soleil... Je la sais sensible aux variations de température et à la lumière ambiante, je... Amandine aime Cuba et j'aime Amandine parce qu'elle aime le pays... Je prends son épaule et je marche à ses côtés tout en discutant avec elle des alentours. Amandine aime Cuba, sans l'ombre d'un doute, le climat du Golfe, les plages de sable fin. C'est la partie nord de l'île qu'elle préfère... Elle aime la couleur du ciel, le reflet turquoise qu'il répand partout... Mais elle méprise l'architecture locale, la forme plutôt américaine des bâtiments et des résidences... Moi, je l'écoute et puis je trouve un motif d'aimer la toiture cubaine, le croisement et l'entrecroisement des tuiles qui la composent, le porche en arche du restaurant, le bleu délavé des balcons, la dégradation des cheminées qui ne servent plus... Les murs blanchis, craquelés par l'humidité, l'insistance de la pierre plate des allées, partout pareille, la composition plutôt simplifiée de ces vastes terrains dont la dénivellation, presque nulle par endroit, ne cesse de rendre l'accès à la propriété facile, capitale la résidence cubaine... Je trouve le moyen de défendre la succession de toitures et la valeur composite de l'arrangement général, je... Je convaincs Amandine sans la convaincre tout à fait...

Je l'incite à traverser la rue, je lui suggère de regarder le restaurant sous cet angle, d'apprécier la structure architecturale des étages, la série de fenêtres en saillie du premier, entrecoupée subtilement par la venue, au centre, de larges portes palières en bois massif... Plus je lui montre ce qu'il faut remarquer, plus je prêche en faveur de l'architecture, moins elle porte attention...

Une photo du restaurant, une autre photo, de l'auberge et du kiosque...
Demain, départ pour l'île de Guama.

Très tôt, Amandine et moi, dehors à l'aube, de l'auberge à la route principale... En compagnie d'un couple de Genève... La campagne, partout nos yeux se posent, le long des plantations de canne à sucre, attentifs à l'aspect du paysage et des lieux, aux aguets parfois, dérangés par le défilé des bidonvilles... Je montre ce que je vois, étonné. J'ose en parler avec la femme. Amandine avec l'homme assis sur la banquette avant... Je suis heureux de faire l'excursion et je le dis sans hésiter. Je le dis à l'attention de la femme. J'aime sa présence. Je suis plutôt content de faire sa connaissance. Je découvre la retenue, la manière de Sabine... Ses yeux timides, pleins d'une réserve inexplicable, ses yeux qui, par moment, se détournent et se perdent au loin, sa bouche maquillée, ses cheveux blonds bouclés, l'échancrure de son chemisier blanc... En cours de route, Sabine parle de Genève. Du coût élevé de la vie, de la province et de ses charmes, le lac Léman, les montagnes... Elle exalte son pays, cite de mémoire

un passage romancé de Ramuz... Je n'ose lui enlever la parole jusqu'au poste de contrôle touristique. A partir de là j'observe, je descends de la camionnette sans dire un mot, je souris lorsqu'un regard étranger se pose sur moi, je préserve et je prolonge le plus longtemps possible la pensée du trajet que je viens de faire... Après vérifications d'usage, je m'embarque sur le bateau accosté tout près, Amandine me devance d'un pas, accompagnée de Sabine, alors que l'homme, sans avouer autre chose que son inquiétude, monte derrière moi, me suit de près pour me prier, finalement, de le laisser passer en avant, va rejoindre Sabine, nerveux, à la place qu'elle lui réserve sur la passerelle, la tête tournée obstinément vers l'embouchure du canal...

Le canal est étroit, la photo un peu terne...

Un peu las, je vois un lac, une étendue intérieure parsemée de joncs, de hautes herbes, je distingue alors une bouée sur la gauche, je me frotte les yeux, l'île apparaît derrière, l'île telle que décrite par le guide, cette île entourée d'eau peu profonde... Quelque chose d'artificiel dans ce paysage... Je parle de cette impression qui m'habite. Sabine, assise de trois quarts sur son siège, veut bien m'expliquer, le bras gauche par-dessus le dossier et l'autre tendu dans les airs en direction du large, la renaissance de Cuba, le travail de Castro depuis son arrivée au pouvoir... L'inondation progressive de la région sous la stricte régie de l'Etat, le creusement du canal à partir de la route principale, les étapes, le développement et la

reconstitution minutieuse, après 1961, du village indien de Guama, projet dont elle me raconte, suite au récit de la révolution, l'origine et la réalisation technique dans les moindres détails... J'apprécie l'approche historique mais je me désintéresse à la longue de Sabine, de son discours emphatique, alors, comme je le fais d'habitude, je détourne mon attention, certain de n'être pas le seul blasé car Amandine, elle aussi, d'un oeil alerte malgré la fatigue, épuisée par la lenteur du parcours et la lourdeur du propos, m'appuie, prend le relais en pointant le doigt en direction du village, montre la disposition des huttes, le décor somptueusement arrangé à la manière hollywoodienne...

Je regarde trois photographies du village, du genre «carte postale», satisfait du cadrage...

Je quitte le bateau le dernier... Sabine, enthousiaste, entraîne Amandine en avant; moi, enclin à suivre l'homme à distance, je ralentis le pas, je reste un moment à l'écart, touché par la richesse naturelle du pays... J'emprunte un trottoir de bois muni d'une rampe protectrice à l'approche des zones marécageuses, trottoir qui mène, du quai aménagé le long de la berge, à l'Ouest, jusqu'à la hutte principale, centre et lieu de repos où convergent les touristes épuisés, ou encore affamés car l'endroit abrite, outre l'habituel kiosque consacré à la vente de fleurs, de journaux, de livres et de babioles commerciales, un restaurant spacieux de forme circulaire... Je m'arrête en plein milieu d'un

ponceau, tout juste au-dessus de l'eau bourbeuse du marécage, vaguement distrait par la beauté des palmiers et la retombée des feuilles, par le large éventail des formes et des couleurs... Je regarde Sabine, Amandine et l'homme sur l'autre ponceau, plus loin. Je prends mon appareil photo. Je cadre sans oublier le palmier et la vieille cabane de pêcheurs sur la gauche, et je fais une photo d'eux. Après quoi, je crie à leur intention et je lève la main en guise de salutation amicale. Sabine répond la première, l'homme ensuite, suivi timidement par Amandine... Avant de rejoindre le groupe, je sers le *Kodak* bien à l'abri du soleil, je jette un dernier coup d'oeil en dessous, j'imagine perdre pied et je recule aussitôt d'un pas, je frissonne à l'idée de tomber à l'eau, de mourir noyé dans cette mare...

Une photo, la dernière de la journée, à la sortie du restaurant.

Après le repas d'ailleurs raté à mon avis, je sors tout seul, enfin... Je quitte la table en catastrophe... Je vais dehors, je décide d'aller au kiosque touristique. En regardant une série de figurines indiennes *made in Taiwan*, soudain une grande déception m'envahit, je pense au repas, à ce qui vient de se passer...

A la porte d'entrée, l'homme, le bras autour du cou d'Amandine, blague, il fait une farce grossière au sujet de l'endroit et de ses habitants, une farce qu'il répète, plus fort, au moment où il me voit arriver... Je prends d'abord le parti de ne pas rire, je souhaite créer un malaise... Je regarde Amandine, je l'envisage d'un air méprisant, je

considère Sabine de la même manière, sollicitant de sa part une réprimande à l'endroit de son amant, sinon un blâme, une sorte de reproche déguisé... Mais j'échoue sur toute la ligne, rien de tout cela n'arrive réellement. Je soupire, c'est tout ce que je trouve de mieux... Puis, seul d'abord, j'entre au restaurant sans me retourner. Du regard, je cherche une table, j'appelle un serveur discrètement afin qu'il me conseille un coin tranquille... Au lieu de cela, je me retrouve, tout près de cet immense poteau de bois qui soutient, à lui seul, la structure du toit. Sabine arrive, Amandine et l'homme. Je prends place et j'invite Sabine à mes côtés... Aussitôt assis, je m'adosse, j'attends le moment de placer un mot, le bon mot, un mot qui fasse tout oublier. Je regarde Sabine et je lui dis préférer, et de loin, son pays à la France. Rien, aucune réaction immédiate, pas de réponse si ce n'est que, confuse, Sabine lève les yeux, dévisage son amant quelques secondes, d'abord avec sérieux, puis éclate de rire, prend mon épaule d'un geste amical... A la mine qu'il fait, au regard qu'elle porte sur lui, je comprends que je viens de commettre une bêtise... Mais Sabine me reconforte, par là elle m'assure que ce n'est qu'un incident, sourit, incite l'homme à sourire, l'encourage à prendre ma parole à *la légère*, pousse Amandine, la tête basse, à sourire, elle cherche à me faire rire et je souris en premier, timide, je ris par la suite le dernier et je m'excuse de la maladresse. J'aime quand même la France, Bordeaux, les vins de *Graves* et tout le Sud-Ouest mais je préfère la Suisse, le lac Léman et ses montagnes vertigineuses, Berne plus au nord... Les rues de cette ville magnifique, les quartiers, tantôt chics, réservés, tantôt accessibles et accueillants, propices au

commerce... La frontière de ce pays qui existe pourtant sans problème de division... Je parle de mes préférences et je finis par penser que je parle trop. Je prends alors mon verre de vin et je porte un toast à notre amitié toute récente... L'homme veut bien trinquer mais sans plus. Il se lève, s'excuse à son tour, file droit au bar, parle au serveur qui, certain dans sa manière, dirige son bras de côté, en direction des toilettes. Amandine jette un oeil et le regarde disparaître derrière le paravent de paille logé tout juste en face du couloir. Je la dévisage à nouveau... Ensuite, je me retourne vers Sabine qui reprend la parole sans se faire prier.

Le kiosque ferme dans cinq minutes... Je dépose la figurine à sa place et je saisis, tout au bout de la tablette en verre dépoli, un livre d'art cubain sur la pile. Je l'ouvre. Je trouve le livre plutôt *kitsch*; je vois dès les premières pages une ou deux photographies aériennes de La Havane, du musée d'Etat et des infrastructures portuaires...

Sabine parle beaucoup... Passionnée, elle finit par oublier ce qui l'entoure. Elle parle à nouveau de Cuba. Elle refait valeureusement l'histoire de la conquête de l'île, retrace les principales étapes, la découverte de Christophe Colomb, les exploits de Diego Vélazquez, l'arrivée sur l'île du célèbre capitaine et les manoeuvres victorieuses du maître d'armes de Porto Rico, de 1511 à 1514... Elle parle à peu près de tout, elle précise la portée historique d'une telle conquête, le passage, un siècle plus tard, du peintre espagnol du même nom, Diego

Vélasquez De Silva, évoquant par là toute une tranche de l'histoire cubaine en écho à la peinture coloriste de l'Espagne du XVII^e siècle, sur un ton qui ne cesse de varier, essentiellement, selon la teneur du sujet. Elle parle ensuite de littérature étrangère... J'écoute, je ne fais même que cela, je l'écoute... Agréablement surpris de l'intérêt qu'elle porte au Québec, à l'écriture d'ici, je lui offre un peu de vin, elle accepte volontiers, sans s'arrêter elle montre sa coupe vide du bout du doigt, sourit, tandis que je la remplis à son comble... Je verse, maintenant plus à l'aise, tout ce qui reste de la bouteille au fond de la mienne... J'oublie Amandine, je commande à nouveau et je m'excuse à voix basse sans la regarder en face. Amandine détourne le regard. Sabine se souvient d'un livre, d'un bouquin québécois, elle cherche le titre mais elle ne trouve pas, désolée pourtant car il demeure essentiel à son avis, il traite de Cuba par allusion, il relie le pays de Castro et la Suisse, Cuba et le lac Léman dès le début, dès la première phrase... Sabine raconte: «Il est *fameux* ce livre... Voilà, c'est l'histoire d'un agent secret, le livre commence par le récit d'un prisonnier, c'est le prisonnier qui raconte... Il est détenu à Montréal... Interné, enfermé disons dans un hôpital psychiatrique, c'est un livre écrit dans l'ombre... Par un auteur clandestin des années soixante, un écrivain perturbé par le contexte sociopolitique de l'époque. Il écrit en clinique, il écrit un livre, plutôt un roman d'espionnage, il fait le récit d'une histoire partagée entre le Québec et la Suisse... D'abord parti de Montréal à la recherche d'un traître, il descend sur les bords du lac Léman. Il écrit donc un récit qui s'achève ni plus ni moins en Suisse, je ne sais plus très bien...

Il invente un personnage déséquilibré, ce personnage c'est lui, je veux dire, c'est ce qu'il représente aux yeux des gens qui l'entourent au moment où il est interné... C'est un livre réussi, à mon avis le meilleur de sa génération... Je... Il met en scène le lac et les montagnes que je connais depuis toujours, quelque part un espion qui se passionne pour l'automobile, lancé à toute vitesse sur les routes tortueuses des Alpes... Je crois que cet espion fuit la réalité, ou qu'il la recherche du coup par l'écriture... Au moment où il écrit son livre, l'auteur s'interroge sur l'homme qu'il est, par la pratique il tente d'y répondre, il avoue, par le biais de son propre personnage, ce qu'il garde depuis longtemps au fond de lui, ce qu'il est réellement, ce qu'il espère, ce qu'il veut... C'est un livre mémorable...»

J'écoute Sabine, j'écoute sa voix éteinte, le blabla... Cet interminable blablabla et je me convaincs de son imposture. Je profite de ce qu'elle parle *par coeur* pour regarder ailleurs... Pendant qu'elle fabule, qu'elle raconte à peu près tout n'importe comment, je regarde ses mains, je note le mouvement des doigts, le geste qui précède, chez elle, toute tentative d'explication, ce geste qui rend compte, à lui seul, de la futilité de la mémoire sélective, qui, néanmoins, révèle les petits travers de la personne, la familiarité du corps dans l'espace, ce geste du corps, combien intelligible, pareil d'un instant à l'autre à la parole et obscur, déformé du coup par la poursuite incohérente de l'expression... Je regarde ses mains au-dessus de la table, le duvet blond de ses bras, ses épaules de forme ronde, l'échancrure de son chemisier, le collier de cuir noué au plus près du cou, ce cou que je fixe, blanc et lisse, depuis quelques minutes... Accoudé

sur la table et la tête tournée vers Sabine, je continue de la regarder mais je l'écoute de moins en moins, plutôt divertie par sa présence, la coupe de son vêtement, européenne, par ce qu'il montre et recouvre à peine... Par la couleur du corsage et la blancheur un peu spéciale de sa peau. Peu à peu je m'imagine avec elle, je me laisse porter par sa voix changeante, la sonorité de tous les mots qu'elle utilise... Plus elle parle et plus je la regarde sans la voir, plus j'ai envie de coucher avec elle, plus... Je pose une main sur la sienne, je passe un bras autour de son cou, je fantasme... Je touche son chemisier, le col de dentelle, étroit et joliment brodé, cette encolure ouvragée que j'observe depuis notre départ de Varadero... J'y glisse une main furtive, ce qui me permet de caresser la pointe de ses seins à la dérobée... Autour de moi, tout se brouille lentement. Amandine, assise juste en face, disparaît par enchantement. Le serveur (ici, il y a un peu moins d'une minute, maintenant rendu à l'autre table là-bas) tourne le dos. Les clients, les uns assis, rassasiés ou en train de manger, les autres, debout, fraîchement arrivés ou en passe de partir, ne forment plus qu'une vague assemblée... La musique sud-américaine, le décor intérieur du restaurant, le village indien, le marécage, l'île et ses parcours touristiques, les terres inondées de Guama, Varadero où je suis descendu avec Amandine, Cuba, le golfe du Mexique... tout, enfin tout se fige autour de moi depuis que je regarde Sabine. Je l'embrasse, je prends son visage entre mes mains et j'avance la tête, je porte ma bouche à ses lèvres comme au cinéma... Je plonge la tête dans son corsage velouté, j'entrouvre davantage le col de son chemisier, je descends jusqu'à la ceinture, je la déshabille. Je lui enlève son

chemisier, je sens le parfum de son corsage, je le détache doucement. Je m'attarde. La couleur noire de la fine lingerie m'excite et me trouble. Exprès je tâtonne, je fais semblant de ne pas trouver l'agrafe de son corsage, je feins de m'y perdre car je ne veux pas découvrir son corps trop vite. J'aime Sabine... Je l'aime justement au seuil de sa nudité, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la venue qu'elle m'autorise, *l'abord*, le plaisir d'éprouver le dévoilement différé de sa féminité, de ce qui la fait femme... Malgré tout je cède devant sa beauté. Je finis par voir Sabine, par la toucher, je jouis de sa présence, je m'effondre à la vue de son sexe, je m'émerveille de voir ses seins, je ranime, tout juste à la suite et pendant le moment imaginé de l'approche amoureuse, ce court laps de temps où le déséquilibre atteint entraîne la raison à se commettre, à se mettre à nu, la conduit vers la différence de l'autre...

Le kiosque est fermé depuis peu... Dehors j'attends, placé près de la porte du restaurant, j'attends Sabine, la venue d'Amandine et de l'homme, un appareil photo à la main...

Le repas tourne court... Sabine cesse de parler. La littérature n'intéresse plus personne. J'abandonne mes idées, mon fantasme et ses images mentales... J'essaie de penser à la journée qui s'achève sous le soleil de Cuba lorsque j'aperçois l'homme, au fond du restaurant, qui sort des toilettes... Amandine, qui me voit le regarder avec insistance, qui jette à son tour un oeil derrière... Avant qu'il

n'arrive à la table, je sors, je décide de sortir et je m'excuse, je ne sais ce qui m'arrive, j'ai la nausée, je n'en peux plus, je ne supporte plus la rencontre, les visages autour, les regards inquisiteurs... Amandine, la première debout, parle à Sabine. Elle trouve que je bois trop. Elle fait une sorte de reproche déplacé. Elle rabâche quelque chose de méchant sur mon compte, convaincue de n'être, une fois encore, que la malheureuse victime de mes abus... Sabine, gênée par la scène, sourit, elle regarde Amandine disparaître par la porte qui s'ouvre sur le jardin intérieur du restaurant, jette un oeil rapide du côté de son amant qui ne pense guère à regarder par ici... Sabine me sourit, elle sait qu'elle me plaît, elle le sait depuis notre départ... Conquise par la douce folie qui m'anime... Elle sait que je suis fou d'elle. Je le sens à son regard, à voir son visage, son sourire de femme... La posture et le maintien de son corps tout près du mien, parcouru par le désir, l'attente, soucieuse de ma présence au point d'oublier tout le reste... Sabine me suit dehors. Elle passe devant moi, s'arrête, elle m'enlace, au risque d'être vue, ou simplement aperçue... Elle pose ses lèvres sur les miennes, passe sa langue entre mes dents à plusieurs reprises, langoureuse... Avant qu'elle ne rentre au restaurant, qu'elle ne tente de retrouver Amandine, je la prie de me serrer, je la prends contre moi. Elle se flatte de pouvoir m'étreindre aussi librement... Je respire son parfum, j'enfouis mon nez dans sa chevelure, puis, après un court moment d'absence, je relève la tête, je recule d'un pas, égaré je lui dis de ne pas parler et je la regarde dans les yeux, je me retourne et, sans défaillir car j'ai mal à l'idée de la

laisser et j'ai peur de la blesser, je file droit au kiosque, soudain comblé par le bonheur d'être triste...

C'est bien là que se termine l'excursion, là que je m'arrête, incapable de terminer la composition de l'album...

Je range une dernière photo, mélancolique, je referme l'album, mais le souvenir de Sabine persiste... Il continue d'exister malgré tout... La journée passe, l'après-midi tire à sa fin de manière dramatique... Dehors il fait maintenant plus sombre, la pluie tombe encore, plus fine cependant, plus silencieuse aussi, le jour baisse... Ce qui m'incline, du lit devant lequel je suis agenouillé depuis une bonne heure, à franchir, une jambe endolorie par la posture, la distance qui me sépare de la lampe de chevet... J'allume un peu à regret car cette posture me rappelle le doux malaise de toute une époque enfantine de bricolage sans cérémonie. Je prends l'enveloppe *Direct Film*, je sers les photos laissées sur le lit, mises de côté tout à l'heure par hasard ou par nécessité...

LE PARALLELE

... face à l'étagère, je tends le bras au-dessus de ma tête, afin de prendre, volumineux, un livre d'art, un livre illustré avec l'aide duquel je compte alimenter la conversation. Je tombe sur l'*Olympia* de Manet. Je lui lis quelque chose, un paragraphe, et plus je lis, d'abord à voix basse et ensuite tout haut, plus je m'excite... Je perds peu à peu le fil du commentaire, je bafouille soudain lorsque j'aperçois, un peu malgré moi à travers l'échancrure de sa robe de nuit, les seins d'Amandine à la dérobée...

Vu l'angle du soleil, je préfère déplacer le secrétaire de la chambre où je travaille d'habitude le soir. Lire donc en retrait, tout contre le mur peint car, tôt le matin, la fenêtre de la lucarne offre un puits architectural parfois gênant, un accès presque naturel d'où la lumière, naissante, filtre néanmoins sans compromis.

... Je m'assieds près d'elle et, lui serrant le poignet au point de lui faire mal, je lui enlève le jupon des mains et je lui retire, du coup, l'aiguille, le fuseau de fil et la trousse à raccommoder. Je lui mordille l'épaule. Je lui donne un baiser dans le cou, puis, suivant une lente

remontée, je lui souffle à l'oreille du vent, des mots... Je lui propose une mise en scène...

Quand je suis assis, j'aperçois malgré tout la ligne irrégulière du voisinage, la rue en contrebas, la maison de la voisine... Et les arbres qui bordent son terrain, ce magnifique jardin d'agrément dont elle ne cesse, au fil des jours, de rehausser l'aménagement. Mais si je détourne le regard un instant, je vois bientôt l'étagère où je range la plupart de mes livres, le lit défait, le corps endormi d'Amandine, la table de chevet recouverte de revues, une petite culotte par terre...

... A peine scandalisée, Amandine retire sa robe de nuit et laisse tomber, en filant vers la penderie, un mouchoir de sa poche... Au passage, elle range la trousse dans le dernier tiroir de la commode, où je pressens qu'elle dissimule, par habitude, tout ce dont elle ne sait quoi faire, ou ce qui parfois la gêne trop. Elle y dépose le jupon sans hésiter, un jupon noir encore tout effiloché, remettant ainsi la réparation à plus tard... Pendant ce temps, je soulève le couvre-lit, je défais les draps de façon à plisser soigneusement la surface cotonneuse du matelas; ensuite je recule vite, j'apprécie la disposition des étoffes et je reviens à la tête du lit, où je place l'oreiller d'Amandine sous le mien, histoire de créer un coussin dont je réduis aussitôt le volume par de petites tapes répétées...

Amandine bâille, frissonnante elle se lève, file droit à la commode, le bras replié devant les seins... Elle choisit un pyjama, sort, descend prendre le petit déjeuner à la cuisine.

... sortie de la penderie, Amandine, le livre d'art sous les yeux, abaisse le panneau du secrétaire qui me sert précisément de table d'écriture, elle y dépose le livre, ouvert sur l'*Olympia*, reste pensive, moins enthousiaste peut-être, à l'idée de servir sans doute un fantasme dont elle ne connaît pas l'issue... En dépit de son embarras, elle rit, l'*Olympia* lui offre la chance de plaire, l'occasion de prendre la même pose, peut-être alors, de dépasser le modèle, d'être plus convaincante...

Quand Amandine n'est plus là, ou lorsqu'elle n'est pas à mes côtés, je pense à Sabine... Dès que je relis ce fragment seul, je l'imagine nue... Je l'imagine à sa place, prête à jouer le rôle...

... D'un oeil alerte, pétillant, Amandine relève le détail vestimentaire: le bracelet à son poignet, la fleur rouge dans les cheveux, un lacet noir autour du cou... Les boucles d'oreilles, sans oublier la sandale... Amandine critique la texture du drap de soie, l'arrangement de la couverture à motifs, à son avis fabriqué, trop évident, l'inclinaison du corps, l'appui léger du coude sur l'oreiller, le bras accessoirement éloigné du torse suivant un angle pratiquement droit; la détente de l'autre bras, allongé, dont la main ne cesse de recouvrir, risible, le sexe du modèle, Victorine

Meurent. La courbe précise des doigts surtout, l'écart, *naturel et suspect*, laissé entre l'un et l'autre, produisant, tout le long de la cuisse, un effet de relief variable...

C'est Sabine que je convoite pendant la lecture de ce matin.

... Amandine finit par envier l'*Olympia*, la rondeur suave de ses épaules et la forme délicieuse, soulignée à la perfection, de ses seins... Je l'invite à prendre place. Par coquetterie je suppose, Amandine suggère une retouche, ou plutôt, une légère modification du tableau général, allant droit dans le sens d'un ajout et d'une substitution... Tout au pied du lit, elle dispose *le plus naturellement du monde* un gentil nounours décoratif, en vue de combler, de toute évidence, l'absence inévitable du chat noir... Je ne suis pas d'accord mais je ris quand même, je m'abandonne à l'idée, séduit par la fantaisie de ma partenaire. D'un air complaisant, Amandine recule d'un pas, plutôt fière du complément car elle regarde le nounours, le contemple un instant, enjouée, réjouie de voir cette présence pelucheuse désormais au pied du lit; puis, sans doute stimulée par la mine que j'affiche, elle approche à nouveau de la scène, elle s'assied sur la couverture, froissée exprès, se renverse en arrière, se couche lentement; elle s'allonge avec grâce, affectation, animée d'une volonté de refléter au mieux l'image, la représentation qu'elle vient de parcourir du regard, de traduire,

justement, la provocation ambiguë de la pose, le délice somme toute du maintien corporel...

Alerté par le pas d'Amandine, je lève la tête... Une serviette sur le bras, Amandine traverse la chambre, va jusqu'à l'étagère où elle choisit un *best-seller*, se retourne, vient vers moi, me donne un baiser. Elle regarde ce que je fais par-dessus mon épaule avant de filer à la salle de bains... Le miroir de la commode reflète le comble en mansarde, à proximité duquel je me retrouve de nouveau seul.

... Amandine est toute moite, excitée, rien qu'à l'idée de prendre la place de Victorine Meurent... Une jambe croisée sur l'autre, la gauche par-dessus la droite, elle ajuste le bracelet à son poignet, un bracelet en or, plus étroit, qu'elle désire porter pour la circonstance. Elle relève la tête, avance le menton, ferme un peu les yeux, laisse filer, maladroite, le détachement affecté de l'ennui, la patience néanmoins inquiète, sensible, de quelqu'un qui ne sait si la pose est juste, vraie, si elle prend la forme convenue, souhaitable ou non, du romantisme d'époque...

Plus je lis, plus l'insatisfaction monte. Le désir d'écrire me gagne, il me traverse littéralement, il m'incline à récrire ce que je viens de lire, sans véritable motif si ce n'est que je souhaite parfaire le fragment où je compromets Amandine, varier l'approche en modifiant l'éclairage de la scène et le prénom de la femme...

... assombrie par le temps pluvieux, Sabine détourne le regard, délaisse la lucarne et regarde ailleurs, le secrétaire tout au fond de la chambre, l'étagère murale à gauche où elle dispose ses livres d'art avec soin, finalement la garde-robe vers laquelle elle se rend sans tarder, boudeuse, ne sachant trop quoi mettre ce matin. Elle entrouvre la porte, allume la faible lumière du plafond. Indécise, elle manipule les cintres, cherche à droite, à gauche, mais elle ne trouve pas immédiatement. D'un oeil distrait, elle choisit un petit jupon, un jupon amande, qu'elle tient à l'envers, occupée depuis un moment à surveiller ce que je fais... Malgré l'amusement que j'éprouve, elle retourne son jupon à l'endroit, elle le passe, l'ajuste, tout à coup curieuse, contrariée, elle fait la grimace quand à la base elle remarque une frange effilée. Ne sachant trop quoi faire, elle évite mon regard et, sans que je puisse intervenir d'aucune manière, elle tire sur un fil... assez sèchement, le casse, brisant du coup la confection de la dentelle. Attristée, Sabine enlève son jupon et le lance sur le lit, cherche la trousse où elle range d'habitude le fil et les aiguilles...

Amandine, terminant sa toilette, entre dans la chambre, se brosse les cheveux devant le miroir de la commode.

... au lieu de reprendre son jupon, Sabine, séduite par la proposition que je lui fais, va plutôt vers le secrétaire, prend l'album photos sur le panneau, rabattu, avant de

revenir sur ses pas jusqu'au lit où je viens de me coucher. La tête sur mon épaule, les seins nus... Sabine, à qui je dis qu'elle me plaît, remonte le drap, ouvre l'album au hasard... Une fille assise dans l'herbe apparaît, le dos contre un arbre, seule, visiblement le sujet d'un photographe amateur. A voir les yeux qu'elle fait, le regard qu'elle porte sur lui, elle regrette de n'être pas ailleurs, plus loin ou plus bas, près de la maison... Sabine rit, elle se reconnaît, elle attend le bon vouloir du photographe, patiente un instant, elle attend qu'il veuille bien prendre un cliché à partir d'un nouvel angle...

Amandine s'informe de mon travail.

Elle veut voir ce que j'écris, ce que je fais par une si belle matinée... Alors je m'arrête, j'essaie de lui paraître gentil, je lui parle d'abord sur un ton qui diffère, comme au théâtre, histoire de dissimuler mon agacement... Je lui fais un discours sur la prétention du photographe moderne... J'évoque le XIX^e siècle, Nadar, dont j'estime au plus haut point la minutie, l'application, la recherche du cadrage parfait. Du même souffle, je lui parle des impressionnistes, je m'anime à la pensée d'Edouard Manet, peintre, côtoyant Fantin-Latour, Zola, Baudelaire et Mallarmé... Je finis par avouer l'intérêt que je porte à l'endroit de Renoir, à l'égard de ses tableaux, de ses nus, surtout...

Emporté par mes propres paroles, je digresse...

Je lui raconte la vie trouble de Van Gogh, l'accès de folie qui le mène, fusil en main, à la montagne... L'agonie de Bazille, pendant la guerre de 1870... Je raconte mais j'invente aussi, je relate les faits de manière décousue, ce qui m'amène, indécis, de plus en plus incertain, droit à l'étagère de la chambre, où je m'empresse de saisir un livre volumineux, un livre d'art rangé sur le dernier rayon, un livre à reliure rigide que j'ouvre, que je feuillette aussitôt, à la recherche évasive de ce qui m'embarrasse. Séduit plutôt par la luisance des images, j'évite Bazille, je passe le commentaire et les tableaux de Van Gogh, l'autoportrait de 1889 et le reste, sans oublier *L'Ecolier*, puis, attiré par le scandale, je confesse, non sans gêne, le plaisir que j'éprouve à regarder l'*Olympia* de Manet. Amandine, la brosse à la main, approche, lit l'en-tête, le sous-titre et, consciente de gagner progressivement mon attention, entame la lecture du texte à haute voix... Elle lit alors une phrase, la relit, détachant ainsi un mot, un autre mot au gré de sa fantaisie, une phrase qu'elle répète ensuite du bout des lèvres, qu'elle soupèse, pointilleuse, sur le ton hautain, redoublé par la moquerie et la prétention, de l'analyste chevronnée... Pris d'un accès d'humeur, je monte le ton, je lui arrache le livre des mains et je la chasse de la chambre, fâché du mépris qu'elle cultive depuis que je la connais pour tout ce qui me touche de près.

Je reprends l'écriture de mon récit, là où je me suis arrêté...

... Sabine se souvient de cette journée passée à la campagne... La fête dehors sur la terrasse, le gâteau d'anniversaire truffé de noix et d'amandes, les parents dont on ne

peut oublier le conformisme et la bonne tenue... Le collier de perles roses, les bons souhaits formulés en chœur, le dîner et la promenade. Sabine revoit les derniers préparatifs, les chaises pliantes autour de la table, la place qu'on lui fait près de son ami, le photographe... Tout au bout, sous le parasol légèrement incliné, le gâteau à deux étages qu'on pose avec un soin extrême, les petites assiettes de carton empilées, les ustensiles de plastique déposés près des serviettes, les verres de punch servis sur un plateau à l'autre bout, en guise d'apéritif...

Le plaisir que j'éprouve devant l'*Olympia* n'est pas étranger à l'attachement de Manet à l'égard de ses maîtres... L'*Olympia* me fascine... Par ce qu'elle laisse voir, ce qu'elle découvre, je l'avoue, mais grâce à ce qu'elle *recouvre*, en raison justement du simulacre qu'elle institue, la peinture de Manet fait de Victorine Meurent, modèle, le lieu parfait d'une substitution qui m'enchanté...

Sabine raconte. La demande du photographe, le silence officiel qui finit par régner autour de la table... Car le photographe, loin de se méfier du ridicule, demande le silence pendant le repas, lève son verre et porte un toast à la femme qu'il aime, puis, il se tourne vers elle et lui offre un écrin de velours noir qu'il ouvre lui-même, qu'il élève devant elle à la hauteur de son cou, inclinant le tout afin que la famille puisse voir ce qu'il recèle. Il lui donne un baiser sur la joue, prolonge son baiser et, mine de

rien, il profite des applaudissements répétés pour lui glisser un mot à l'oreille, un mot d'amour, un désir caché... Après le repas, Sabine fait une promenade au bras du photographe, qui la mène sur un plan surélevé, à l'écart... Allusive d'abord, Sabine parle de la photo prise au pied de l'arbre, de l'inconfort passager, de la gêne de n'être pas capable de résister aux avances du photographe, puis plus clairement, elle confesse les termes du consentement... Elle avoue le plaisir intense qui suit, presque aussitôt, la pensée d'être vue avec lui... Sabine retrousse sa robe, découvrant, au niveau des cuisses, une jolie peau blanche, un bas de nylon à motifs, à peine plus haut la pince d'une jarretelle noire... Le photographe hésite quand même un peu, jette un oeil rapide en direction de la maison, d'abord du côté de la terrasse où il distingue vaguement la famille en train de partir, puis, comme rassuré par la distance qui le sépare de la scène, il s'étend par terre, il s'allonge contre son corps, haletant, et lui entrouvre les jambes, touchant son sexe à plusieurs reprises...

Quand j'écris, j'entame une manière de fuite, je délaisse la réalité d'Amandine, le monde et le mien... J'échappe au contrôle de celle qui me fait écrire, quand je ne préfère pas tout simplement récrire à propos de Sabine... Ecrire de nouveau donc, mais au sujet de la femme qui m'échappe...

... à la page suivante, un agrandissement noir et blanc occupe la surface entière. La photo, rectangulaire, nécessite à tout prix, vu son format, le maintien différent de l'album... Qu'importe, j'aime beaucoup l'objet, une variante de la photo précédente, plus réussie à mon avis, une image détaillée de Sabine, jeune fille. Ce qui fait la beauté et la force de cette photo, c'est la pose car l'agrandissement convoque au passage, à travers une esthétique résolument *moderne*, l'*Olympia* de Manet et *La Vénus endormie* de Titien... C'est le charme irrésistible de la référence. La pose d'ailleurs ne ment guère à ce sujet. Le plaisir de l'abandon (ajouté à l'éveil *classique* des sens dont témoigne, parfois, la peinture italienne de la Renaissance) et l'expression d'une relâche sérieuse s'imposent, au point de trahir l'intelligence de la manipulation si adroitement mise en scène par le photographe. La part d'innocence du modèle, la manière dont le corps de Sabine épouse l'espace, la disposition des jambes, le calme de la physionomie (le visage paisiblement tourné vers l'objectif), le bras droit replié derrière la tête, la main, précieusement ouverte sur le sexe... bref, la *grâce calculée* de cet assoupissement général, tramé avec délice, convainc de l'intérêt de l'image...

Fatigué, un peu essoufflé, j'arrête le travail, je jette un coup d'oeil rapide sur mes brouillons et, tout en lisant la dernière phrase, je sens l'insatisfaction qui monte. Je laisse tomber mon crayon et je referme mon cahier.

LA SOIREE

Le soleil décline...

Une lumière maintenant plus jaune entre par la fenêtre de la lucarne. Plus pâle, elle inonde la chambre, elle enveloppe, diffuse, le mobilier, d'abord le secrétaire sur lequel je prends des notes... Ensuite le lit, recouvert de brouillons épars, la table de chevet, la commode tout au fond... Une lumière comparable au désir d'une femme, à la caresse, persistante, d'une amante...

Malgré le temps splendide, la lumière à cette heure du jour, je m'inquiète un peu... Malgré le plaisir de lire, d'écrire, la vive sensation qui s'empare de moi lorsque je m'adonne à l'écriture, malgré le bonheur d'être là, assidu, sans tracas particulier, je m'affole à la pensée de poursuivre mon récit, je cède parfois à la pression, persuadé de commettre une erreur, de m'égarer... Alors je regarde par-dessus le secrétaire... Au mur, le calendrier accroché près de l'étagère... Sidéré, captif pendant un instant, pris au piège par le temps, par la contrainte épouvantable du temps...

J'entends le pas d'Amandine dans l'escalier. Son pas approche. Maintenant dans le couloir, à l'étage, derrière la porte... Content de la distraction, je vais ouvrir. Amandine fait du bruit et ce bruit m'oblige à fuir agréablement une réalité pour une autre, moins pénible... Amandine veut s'habiller. On dîne chez la voisine, Charlotte. On va chez elle ce soir.

Au pied de l'escalier, j'allume la lumière. A l'heure qu'il est, il commence à faire noir. Le jour disparaît lentement derrière la vitre du salon... De là, je vais droit au buffet et je me verse un verre. Amandine termine sa toilette... J'essaie d'imaginer ce qu'elle va mettre mais j'y renonce, j'attends la surprise... Dehors sur la galerie, il fait encore chaud, la chaleur trahit une mi-juillet sans pareille, le mois que je préfère... Il fait chaud et je peux sortir en bras de chemise... Quand je n'allume pas la lumière, je vois l'entourage sans être vu, je m'amuse, il m'arrive d'apercevoir une silhouette qui, pas très loin, quitte le trottoir à l'intersection pour traverser la rue... Je distingue la maison de Charlotte derrière les arbres, tout le flou de la rocaille à droite; je devine le pourtour de la terrasse, l'étendue du parterre d'en avant... Où la ligne sombre de l'allée, plus ou moins nette, se confond avec l'aménagement paysager...

Amandine descend l'escalier... Elle porte une robe à pois, assortie d'une ceinture fine. Un collier de fausses perles, une barrette aux cheveux... Des bas blanc uni et des souliers à talon plat.

Avant de traverser la rue, je prends Amandine par la taille, je l'embrasse, je ris et elle rit avec moi. Je songe à la journée qui s'achève. Je laisse Amandine passer devant et je referme derrière moi, j'attrape une branche de lilas tout près de l'entrée et je cours rejoindre Amandine à quelques pas de la maison... Arrivé au bas de l'escalier, je regarde en arrière, je monte les marches lentement, je sonne à la place d'Amandine, je sonne encore et je me retourne, je regarde en direction de la rue, je lève la tête et je fixe la fenêtre de la lucarne d'où j'observe quelquefois les alentours, incapable de résister au point de vue... J'imagine surtout que je suis dans ma chambre à coucher, que je vois de cet angle, à travers la vitre de la fenêtre sous les étoiles, la maison de Charlotte tout au fond de son jardin, Amandine à la porte, en train d'attendre qu'on veuille simplement ouvrir...

Je sonne... Charlotte apparaît derrière la porte, superbe.

C'est la première fois... Amandine ferme les yeux et moi, je formule un souhait à la blague. Charlotte rit, elle trouve notre attitude coquette, accepte avec plaisir les fleurs que je lui tends, prend, un peu embarrassée, le paquet enrobé de papier rose que lui remet Amandine, consent à ce que je lui donne à mon tour un baiser sur les joues... Elle se montre touchée, enfin, lorsque, portée à renchérir comme d'habitude, j'acquiesce de la tête, j'approuve l'éloge d'Amandine, heureux de la complimenter indirectement sur son air ravissant, sur sa toilette, ses bijoux... J'adore la décoration intérieure

et j'insiste... J'observe le vestibule, les tons pastel de la peinture murale, la hauteur exquise des plafonds moulurés... Le lustre fin XIX^e... J'aime le subtil équilibre de l'ensemble, le concours du modernisme, allié à la culture et à la tradition européenne, la recherche artistique du détail fondu. C'est ce qui me fascine ici, ce que je retrouve, toute la cohérence d'un espace où l'accueil, en soi ordinaire, banal, se déroule pourtant de façon agréable.

J'aime cette impression...

Sur l'insistance de Charlotte, Amandine passe devant, elle entre au salon la première. Je la suis d'un pas attentif, poli, suivi de Charlotte. Je cherche du regard un endroit où m'asseoir... Je traverse le salon sur toute sa longueur. Je m'arrête. Je prends une pose devant la baie vitrée, je regarde Amandine, comme pressé d'obtenir son avis sur le bon goût de l'ameublement et la disposition des meubles... Je m'empresse de faire sentir mon enthousiasme... Je regarde Charlotte et je lui souris à la manière de quelqu'un qui désire plaire à tout prix...

Charlotte offre à boire.

Je choisis un fauteuil près du piano à queue... Charlotte, surprise sans doute un peu de voir nos aises, dépose le cadeau sur la table de chêne, lève la tête, sourit, garde les fleurs dans ses mains, maladroitement, hume le parfum des iris, avoue ne pas savoir quoi dire, sourit de nouveau, fixe le piano au lieu de me regarder, avant de quitter le

salon, de filer, nerveusement, mettre les fleurs dans un vase à la cuisine.

J'observe le salon, la composition laminée du parquet, le plâtre des murs, les motifs floraux du plafond... De l'endroit où je me trouve assis, je vois, dominante, la porte d'arche, les fioritures du contour, une immense bibliothèque, juste à gauche, chargée de livres. A droite, plus modeste, un meuble sombre, la stéréo, l'amplificateur et les enceintes acoustiques de chaque côté; les disques, microsillons de vinyle et supports au laser disposés à la base... Sur le mur extérieur, le manteau de la cheminée recouvert de marbre italien... Divers objets alignés dessus... Une lampe à l'huile, un ou deux bibelots de porcelaine et une horloge finie laiton qui avance un peu... Un secrétaire Second Empire à proximité, placé de biais par rapport au foyer. Au mur, une lithographie remarquable de Paul Klee. Plus loin un fauteuil de style, défraîchi mais d'une rare beauté malgré tout. Une petite table ovale, un livre ouvert. Derrière, une lampe sur pied. Juste au fond, enfin, le long du mur, un splendide paravent ouvert, composé de trois sections de verre taillé, motif *bleu de Chartres*, serti dans un cadre de bois d'ébène...

Je me lève...

Je regarde Amandine, docile, assise sur le divan de velours uni. Je la regarde en train de replacer sa robe, d'amenuiser les plis du tissu... Je souris mais elle ne me voit pas... Je vais à la baie vitrée, j'écarte les lamelles horizontales du store vénitien avec le bout des doigts et je jette un coup d'oeil, je cherche à voir et je vois mal,

j'aiguisé davantage ma perception et je finis par distinguer, à part le pauvre contraste de l'éclairage extérieur, l'allée de gravier plus bas, la haie de chèvrefeuilles au pied de l'escalier... La pénombre marquée du terrain. Plus loin, la barrière, le bosquet, la rue faiblement éclairée, la maison d'Amandine de l'autre côté, la lumière de la galerie... J'abandonne... Je décide de prendre un livre, ce qui me conduit tout droit à la bibliothèque. Je suis irrésistiblement attiré par l'objet qu'il représente. Je repère un livre et je le prends par désir. Je me familiarise avec l'endroit; je préserve une contenance acquise de cette manière sans éprouver le moins du monde l'angoisse de l'attente... Car toucher un livre, l'ouvrir, le feuilleter, permet de gagner sur l'espace environnant le droit d'exister en toute quiétude, sans faire le moindre bruit, sans l'ombre de la peur...

Je me laisse attirer par le format, la couleur, le volume, la texture de la jaquette, les lettres du titre, le nom de l'auteur. Je lis le titre, décentré par rapport à l'illustration de la page de couverture... Je l'ouvre, je fais attention au plat supérieur surtout, car je crains, à trop le retourner dans mes mains, d'altérer la coloration du relief titulaire... Avec soin je le garde ouvert, je lis un passage, d'abord je trouve *La pensée créatrice* intrigant, l'écriture plutôt déliée. Je le feuillette puis je m'applique, j'approfondis le geste de la lecture, je pousse plus loin le plaisir du toucher... J'essaie de donner un sens à ce que je fais, je lève la tête, je pense et je regarde autour de moi. Sans plus attendre, je vais droit à la fin du livre, je regarde la reproduction de Paul Klee accrochée au mur de la cheminée et je me mets à la recherche du tableau qui, censément

nommé dans le catalogue des oeuvres, correspond à la lithographie de Charlotte...

Charlotte arrive à ce moment-là au salon.

Charlotte va d'abord vers Amandine, parle un peu. Elle vient vers moi. Elle insiste maladroitement pour que je lui montre ce que je lis... Je referme le livre, comme trop pudique, incapable de lui parler de ce qui me retient. Je le garde tout contre moi. Je prends alors le verre de vermouth qu'elle m'offre avec le sourire. Je trempe les lèvres, je bois, et je lui dis que j'aime... A la hâte, je dissipe la confusion... Je lui assure que j'aime le vermouth, mais j'avoue aimer le livre d'autant plus, d'une autre manière, surtout le livre de Paul Klee, surtout en ce moment... Je parle de ce qu'il renferme, je me montre connaisseur malgré mon ignorance... Je bois, je prends une gorgée que je laisse descendre doucement, le temps d'apprécier l'apéritif et l'intérêt qu'elle me porte...

Charlotte ne cesse de m'écouter et pourtant... Je sais qu'elle agit par gentillesse mais il y a plus, il y a autre chose... Je le devine, je le sens et je le vois très bien, par la tête qu'elle fait, par l'inclinaison du visage, par le maintien général du corps... J'ai l'impression d'éprouver un bienfait durable en sa présence mais la faveur de l'écoute trahit plutôt la compagnie d'une femme suffisante, ce qui m'amène à reconnaître, peu à peu, les travers de la condescendance, à craindre ce qui m'attend. Je sais qu'elle ne m'estime pas à

ma juste valeur. Je me sens diminué à ses yeux... Je sais qu'elle attend pour intervenir et je redoute cet instant. J'ai peur d'elle tout à coup... J'ai peur et je continue de parler en variant le ton; j'essaie de faire mieux. Je parle toujours du livre de Paul Klee. Je ne manque pas de souligner la teneur du propos. Je critique l'écriture avec emphase, la densité technique de la mise en forme picturale, j'évoque la théorie subjective de l'espace selon Paul Klee mais je m'enlise précisément lorsque je décide d'aborder le déplacement du point de vue. Je complique inutilement la démonstration et je finis par l'agacer. J'entremêle malgré moi le souvenir de ce que je viens de lire avec ce que je pense réellement, je me contredis, je perds le fil de mes idées et je lui cède alors, avant qu'il ne soit trop tard, une parole passablement confuse. La parole de quelqu'un qui reconnaît tristement dans les yeux de l'autre la faiblesse de sa performance. Je fais allusion, pour terminer, à la beauté abstraite du tableau de Paul Klee, là sur le mur du salon...

J'ouvre le livre à nouveau et je tente vainement de trouver le titre de l'oeuvre avant qu'elle ne me le révèle... Charlotte s'y connaît trop bien, hélas... Elle rit, délicate malgré son triomphe, moqueuse... Elle montre la bibliothèque du doigt, l'autre livre sur un rayon plus élevé, *L'histoire naturelle infinie*... Je comprends alors, j'apprends l'existence de ce livre avec étonnement, un peu gêné par la méprise... Je sais que je cherche au mauvais endroit et je n'insiste pas davantage. Charlotte devine que je ne connais pas Paul Klee, le peintre et le penseur, que j'ignore tout de la portée de son travail artistique... Elle sait que je ne m'intéresse pas à lui, véritablement, si ce n'est

qu'en surface... Si ce n'est que je cherche un prétexte pour me rapprocher d'elle, dans la mesure où je suis porté par un souffle égal, cependant plus ample, vers la femme qui le connaît sans doute mieux que quiconque... Vers le corps d'une femme passionnée par la «peinture moderne» et dont la connaissance de l'art en général ne semble faire aucun doute...

Plutôt amusée, ravie de me voir vulnérable, Charlotte, tout en regardant Amandine, parle de ce tableau. Fièvre, elle répète le titre trois fois, la date de l'achat, le jour et l'heure de son acquisition... En Europe, *L'île parfumée*... Elle évoque son dernier voyage en Allemagne, relate les circonstances de sa venue au musée des beaux-arts de Dresde, la *Gemäldegalerie*... Elle vante l'art de la lithographie, le soin accordé à la reproduction de cette aquarelle tout à fait inestimable. Elle reparle de l'original, de l'exposition... Pendant ce temps, je regarde attentivement le tableau bien accroché au mur, je l'écoute parler avec justesse, éloquence, j'apprends par là qu'elle enseigne, qu'elle enseigne l'art... Dans une ville voisine... Elle situe le tableau sur le plan chronologique, le courant auquel il appartient. Elle rappelle la mort du peintre... Tourné vers le mur, elle parle d'esthétique, de l'Allemagne du temps, d'après 1929... De la montée du nazisme, du retour précipité de Klee en Suisse. Du métier de peintre à cette époque. Du talent professoral de Paul Klee, de ses aptitudes théoriques et de ses obsessions formelles... Je réussis, pourtant distrait par le tableau et le titre, à comprendre ce qu'elle dit. Tout est clair, tout. La rigueur de son approche philosophique de l'art et la critique du phénomène pictural dans l'ensemble. Amandine, distraite

par le piano, par la finition de l'instrument, trouve le tour d'écouter, du moins de tendre l'oreille comme je sais le faire... Je regarde le tableau de plus près, je feins un certain intérêt pour la couleur, la ligne et le contraste du dessin; subitement je regarde Charlotte, je sollicite son regard mais en vain. Puis je reviens au tableau, je comprends ce qu'elle dit au sujet du formalisme allemand, je la trouve même admirable. Je l'envie de pouvoir parler ainsi de ce qu'elle aime mais je ne vois toujours pas dans ce tableau, depuis que je me penche attentivement sur le grain de la toile (sur l'apparente texture de la lithographie), de quoi entretenir un discours intellectuel aussi soutenu... Bref, je commence à m'ennuyer, Charlotte va trop loin. Je ne l'écoute déjà plus qu'à moitié...

C'est d'abord au titre que je m'accroche... Seul le titre évoque quelque chose de tangible; il résonne à mes oreilles, il vient me chercher, il me parle... Je ne connais pas Paul Klee. Je ne saisis pas tout à fait le sens de cette expression artistique et pourtant, j'aime le titre du tableau. Il me fait penser à mon voyage d'agrément... L'île de Cuba, les plages de Varadero, le large, l'île et ses environs, l'excursion à l'intérieur du pays. Je me rappelle... Le couple de Genève, la route, le bateau, le passage étroit du canal, l'île dans l'île... Le village touristique de Guama, cet endroit où je suis encore retenu par Sabine, par *le parfum* délicat de son corps, par le flirt passé...

A la Havane... Au lendemain de notre excursion, au Musée national...

Dans une vaste salle où je me trouve, admiratif, déjà en retrait... Le guide, muni d'un audiophone, invite le groupe auquel j'appartiens à admirer, pas très loin de la haute porte d'entrée, un tableau anonyme de la conquête de 1511... Un tableau sans titre accroché triomphalement entre deux fenêtres grillagées... L'amant de Sabine, placé en avant, plus détendu, fait une place à Amandine qui, prise par la description documentée du muralisme d'époque, oublie ma présence. De la même manière, l'homme, davantage fasciné par la maîtrise culturelle du guide, par le récit qu'il fait de la conquête, par le rapport qu'il établit entre le muralisme historique et le développement de la peinture espagnole du XVI^e siècle, ne voit pas non plus Sabine, il l'oublie, il ne voit plus que le tableau, au mur, comme Amandine...

De sorte que je parviens à m'échapper du groupe, derrière Sabine... Je peux filer, sans être remarqué, tout droit aux toilettes...

J'ouvre la porte, il n'y a personne, sauf Sabine qui se tient près du lavabo. Je referme, je verrouille à double tour et je vais vers Sabine. Elle sourit. Je glisse une main sous son chemisier, je le soulève et je le passe par-dessus sa tête. Je bande. Je lui caresse les seins longuement. Je m'appuie contre elle et je finis par la déséquilibrer... Je farfouille dans son corsage. Je dégrafe tout. Je lèche la pointe de ses seins. Je me penche encore plus, je touche son sexe, je déboutonne sa jupe. Je lui retire sa petite culotte et, sans attendre, je la prends, debout; je la pénètre d'un coup et je lui fais mal... L'espace restreint, plutôt humide, sale, sans fenêtre, lui

donne un frisson dans le dos... Elle pousse de petits cris. Toute nue ou presque, le dos contre le mur qui nous sépare de la cuvette, elle râle. Son souffle saccadé, réduit à quelques gémissements, passe par-dessus mon épaule droite. Elle jouit, elle atteint finalement l'orgasme avant moi... Je ne lâche pas. Je pousse plus fort. Je la tiens contre moi, tout juste par les fesses, contre le mur taché de graffiti espagnols... Tout en sueur, elle sort la langue, lèche mon oreille gauche. Je lui dis que j'aime ça. Je la soulève toujours par petits coups répétés, je la saisis par le bassin, je pousse, j'accélère le mouvement, je songe à son corps, je pense à la nudité de toutes les femmes du monde... Je me retourne avec elle dans mes bras, je m'assieds sur le rebord du lavabo, je... Elle suce le lobe de mon oreille, elle passe une main sur mes fesses, elle me caresse par-derrière... Je sens que je viens, je murmure à son oreille du vent, des mots... Je râle à mon tour. J'essaie de retenir mon souffle. Le plaisir... Je jouis, je crie, j'enfouis mon nez dans sa chevelure, je baise son cou à plusieurs reprises. J'hume le parfum de Sabine mêlé à l'odeur de la sueur qui se dégage de nos ébats...

Je retombe, épuisé...

Sabine passe sa petite culotte, sa jupe. Elle ajuste son corsage et son chemisier. Elle retouche ici ses vêtements, là sa chevelure... Je relève mon slip. Elle pouffe de rire... Je ramasse mon pantalon. Je saisis Sabine par le bras et je lui donne un dernier baiser, je le prolonge, je la pousse près du lavabo, je vois alors dans le miroir accroché au mur, malpropre et brisé sur les rebords, terni, le mur

derrière, sombre, l'humidité de l'endroit, l'eau qui perle doucement sur la pierre, par terre les moisissures... Je sors, j'abandonne Sabine en pensant à la toile anonyme de la conquête de 1511... Je quitte le Musée avant tous les visiteurs; je délaisse ainsi Sabine, qui, plutôt contente de rejoindre le groupe sans faire de bruit, se retrouve quelque part au coeur de la salle des armes...

J'examine de nouveau le tableau de Klee... Je regarde Charlotte. Je l'écoute. Je demeure ravi de l'entendre parler du titre dont elle fait l'éloge. Ce titre dont elle cerne judicieusement la signification et la portée picturales, le rapport étroit qui le relie à la représentation; titre qui, pour moi, ravive plus simplement le souvenir inaltérable d'une aventure, ranime le désir... Grâce à elle, je puis, tout en demeurant ici, projeter ma pensée ailleurs, tendre vers un horizon perdu dont je suis le seul à connaître l'accès...

Je retourne près du piano...

Charlotte cesse de parler... Amandine, animée par le goût de la musique, lasse de la conversation, joue par coeur les brèves mazurkas de Chopin. J'apprécie cet instant merveilleux, le silence soudain, ponctué au salon par la seule musique de Chopin. Je dévisage Charlotte. Je triomphe en un sens à la vue d'une scène, je l'avoue touchante, où la parole, depuis peu, cède devant la toute-puissance de l'expression sonore... Il n'y a plus que la musique, le romantisme d'une époque que j'affectionne beaucoup, une ambiance unique... Je rejoins Amandine. Je m'avance et je m'installe derrière elle. Je regarde par-dessus son

épaule. Alerté par le parfum de sa robe, je distingue à travers le tissu la bretelle de son corsage, la marque qu'elle laisse, étroite, que je devine peu à peu... Je termine mon verre. Je le dépose sur le piano. Je prends l'épaule d'Amandine et je lui caresse délicatement le cou... Je l'incite à poursuivre l'interprétation, je me penche et je l'embrasse, je lui souffle à l'oreille une parole à peine articulée, puis je presse ma joue contre son visage maquillé. J'oublie Charlotte. Je m'éloigne d'elle et je me rapproche d'Amandine...

Je pense à Chopin, à son amante, Aurore Dupin...

Au piano, une vague sonore, concentrique, redouble agréablement le plaisir de l'écoute. A partir de ce moment-là je comprends davantage le tableau de Paul Klee... Le désir amoureux. La circularité des parfums de l'amour. Le retour des sentiments à des degrés divers. La profondeur et le ton de toutes ses plages expressives...

Je pense à Chopin jusqu'au repas...

LE COUCHER

Après les remerciements d'usage, Charlotte referme la porte...

Je regarde Amandine, Amandine me regarde. Sans mot dire, je descends l'escalier et je lève la vue en direction du ciel. Je vois les étoiles. Il fait chaud. Je file le long de la haie de chèvrefeuilles avec Amandine, main dans la main... J'ouvre la barrière et je laisse Amandine la refermer. Je traverse la rue déserte. Il est tard. Je passe devant la boîte aux lettres, je franchis notre allée et je gravis les marches de la galerie, un peu amer, désolé. Je ne peux oublier la soirée... J'attends Amandine mais en vain... Elle profite de la chaleur de la nuit, elle va à la balançoire... Elle aime l'été... Je la laisse alors seule. J'ouvre la porte et je fais de la lumière dans le couloir de l'entrée...

Je monte à la chambre.

LE CONFLIT

Ce matin, Amandine n'est pas au lit avec moi...

Il est tôt, très tôt pourtant, et je m'éveille encore seul... Je me lève, j'aborde ce nouveau jour avec un certain espoir, je suis presque heureux... Je mets un pyjama et je descends à la cuisine. Je fais le café à la hâte... Il fait beau dehors et le soleil, déjà, pénètre à l'intérieur, partout du côté sud, sud-est... Je remonte à la chambre, je fais un peu de rangement, je vais à la salle de bains et je me débarbouille le visage... Je reviens à la chambre. Je choisis un pantalon court. Je m'habille en sifflant un air de Chopin. Je prends une chemise fleurie. Je regarde du côté d'Amandine... Je respire le parfum de la lingerie, je touche une robe du revers de la main, par terre je vois ses souliers à talons hauts... Je frissonne. Je pense à elle. Je m'excite à la vue de ce qui lui appartient, je m'affole à l'idée de pouvoir porter ce qu'elle revêt d'habitude, et puis non, je renonce à la pensée de me travestir... Avant de sortir de la penderie, je trouve un jupon suspendu. Je touche la dentelle. Je caresse le rebord brodé. Je prends le fin tissu de soie et je le porte à mon visage, j'enfouis mon nez dans le doux parfum de la broderie, je pense à Amandine de nouveau... Je replace tout et je décide de refermer la porte derrière moi... Je fais le lit, j'étends les draps, je remonte

la couverture pelucheuse sur le dessus, en guise de couvre-lit... Je rabats le panneau du secrétaire, j'ouvre mon cahier de notes, je dispose une pile de feuilles blanches en avant, près de l'écritoire... Je descends à la cuisine, stimulé par le départ que je prends ce matin, un nouveau départ... Je pense surtout à l'idée de *fondre* ce que je possède déjà sur Amandine et Sabine, d'écrire à leur sujet, en variant de nouveau l'approche...

Je descends donc à la cuisine, le temps de préparer le petit déjeuner...

Par la fenêtre de la lucarne, je vois la maison de la voisine, l'aménagement, la rue... Je termine mon café et je vais au secrétaire, je prends place et je relis mes notes en diagonale, je lis les notes de la semaine passée... Séduit par la chronologie, je reviens à la première page... Je lis et je pense à l'invitation de Charlotte, à la soirée de vendredi dernier... Je me souviens de la conversation autour de Paul Klee, de la défense et de l'illustration de l'art allemand, du plaidoyer de Charlotte à l'égard du modernisme...

Je comprends mieux le conflit, la portée de mon désaccord, la détérioration de la soirée...

Après le repas je retourne au salon. Je suis las. Je ne parle plus beaucoup. Je vais à l'autre bout et je regarde vaguement la terrasse par la fenêtre. Je jette un oeil rapide sur le paravent... Je le

trouve ordinaire, je n'arrive plus à apprécier le motif. Je glisse, je ne retiens ni la beauté des détails ni la splendeur de la triple articulation, je passe outre... Je reviens sur mes pas, je choisis le divan et je prends place. Je me laisse tomber par-derrrière... Amandine va au piano. Charlotte vers le fauteuil près de la baie... Je suis un peu triste... Je tapote le coussin décoratif du divan pour accompagner la musique, un peu machinalement, je le tapote sans vraiment me rendre compte de ce que je fais... Amandine entame un morceau de musique, le *Nocturne en si majeur*, opus 32, de Chopin, en guise de *divertimento*, toujours Chopin, plus bas cependant...

Ce qui permet à Charlotte de parler, de poursuivre...

Charlotte n'aime guère les impressionnistes... Les nus de Renoir. Renoir lui-même. Sa fixation malade... Son adoration pour le corps de la femme. Manet, Manet et son style, le *tact vulgaire* du peintre... La familiarité de l'artiste. Manet et son obsession d'homme, la nudité impeccable de l'*Olympia*... Ce corps de femme, à son avis trop individualisé, ce nu, ce nu choquant, cette représentation abusive de la féminité, inévitablement prise pour réelle à travers les traits de Victorine Meurent, dans un décor tout à fait vraisemblable... De là je proteste à mon tour, je défends Manet, j'aime bien Renoir mais j'adore aussi Manet, la modernité et la hardiesse de sa palette, ce qui ne manque pas de la choquer... Charlotte ne veut rien entendre... Manet l'énervé, il n'est pas un peintre, il copie les grands... Il a tout pour lui déplaire, il n'aime pas la femme selon elle, il ne fait que reproduire la bêtise des Anciens... Charlotte mêle sa pensée et le

dernier livre lu, c'est trop évident. Je le sens à la manière de traiter le sujet. Je la déteste soudain. Je crois qu'elle méprise tout. Je la traite d'iconoclaste... Je crois même qu'elle méprise ce qu'elle lit, à commencer par ce qu'elle pense... Enfin, je lui parle de Paul Klee, je sou mets à son attention un tableau avec lequel je suis plus familier... Dont le titre, *Nu*, évoque, explicitement, un lien de parenté, l'esprit de toute une pratique sensible, depuis le passage de Dürer, Botticelli et Ingres, à l'attrait et à la dimension du corps dans l'espace...

A sa grande surprise j'évite de faire ce qu'elle fait, d'opposer bêtement l'*Olympia* et le nu au modernisme pictural...

Charlotte réfute tout ce que je dis... Elle défend Klee inutilement en parlant du volume de la matière, de la perspective induite par la ligne courbe, de l'organisation de l'espace... Peu à peu, elle prône une méthode d'approche austère où la prédominance de la forme marque le ton, où le nu perd toute valeur représentative en tant que tel, où, guère plus considérée comme le lieu d'exercice du tracé, la forme du corps évacue désormais le gage d'expressivité de toute une tradition...

Je déplore l'attitude de Charlotte...

J'hésite, je lui parle de Titien, de Vélasquez, de Goya, tant pis... Je risque tout, ce que j'aime le plus, je lui parle de la pratique italienne, je remonte au XVe siècle... Je défends à mon tour un savoir, la connaissance que j'ai de cette époque... J'exalte la Renaissance, l'Italie, je vante le passage des Grecs, leur culture, l'esprit de ce

temps-là, le *renouveau* et la place faite dans le domaine des arts à l'innovation... Je passe directement à l'Espagne, je soutiens le modernisme de la peinture coloriste, la perspective de Vélasquez, j'évoque la *Femme au miroir*... Je cite André Gide de mémoire à propos de la mise en abîme... Je mets en relief le formalisme espagnol dont on retrouve les traces chez Manet... J'échafaude alors tout un petit discours, bref, fragile et incertain, en vue de réhabiliter *La Vénus endormie* de Titien et *Les Ménines* de Vélasquez. Je m'échauffe, je crois que je vais éclater, cependant je résiste à la colère, je pointe du doigt la lithographie au mur, j'approuve, je suis d'accord avec le travail formel de Klee, je l'avoue, je respecte sa pensée même si je ne la saisis pas dans le détail... Du moins je perçois la continuité dans la rupture, cet enchaînement pictural discontinu où Vélasquez, Klee et Manet figurent comme autant d'événements successifs, cependant soumis, depuis, au fil rompu de l'histoire, à *la mobilité de l'expérience artistique*...

Je m'éloigne de Charlotte, c'est plus fort que moi... J'avoue avoir un regard critique pourtant plein d'admiration pour le travail de Klee. Je suis sincère et, malgré tout, rien ne change... Charlotte s'obstine... Et moi, je refuse d'admettre la manière dont elle riposte à ce sujet. Je m'éloigne tristement, effondré, maintenant porté par la musique du piano. Je regarde Amandine et je lui fais signe... Je veux rentrer chez moi, je suis fatigué, je veux fuir l'infatuation d'une femme dont le discours, *borné*, demeure trop certain, trop plein d'assurance, trop suffisant.

Je suis épuisé...

Je pense à tout cela et je ris, d'abord je ris à voix basse, je lève la tête et je dévisage Charlotte. Je regarde la bibliothèque là-bas... Près de la porte d'arche et je me dis que je n'ai pas tort... Pas tout à fait tort.

L'ABANDON

Il faut pourtant que j'écrive aujourd'hui...

Ecrire, c'est difficile, parfois terrible, surtout quand je prête une attention trop soutenue à la solitude... Amandine ne revient qu'en soirée. J'ai du mal à écrire. J'écris pour elle, j'éprouve en écrivant le sentiment de la perdre toujours un peu plus, de tendre vers elle tout en m'éloignant de ce qu'elle représente à mes yeux... Mais si j'écris, c'est pour signifier la douleur issue du manque, l'écart... Cet écart vécu avec acuité, qui, du coup, révèle la position ou la place que j'occupe... Tout passe par le corps, à commencer par ce sentiment d'abandon qui naît, mine de rien, dans la marge silencieuse de nos rapports, repli forcé de la personne où je suis laissé pratiquement seul; sans recours immédiat, si ce n'est de prendre la plume, de créer, de briser l'isolement, d'écrire tout en préservant le point de vue inaugural de l'abandon...

L'AUBE

L'aube paraît... Devant la fenêtre de la lucarne, je reste là, je ne trouve rien de mieux et je reste là, debout, ébahi, fatigué de la nuit que je viens de passer mais satisfait, interdit par le spectacle matinal mais heureux de voir enfin mon récit bien amorcé... J'aime particulièrement ce moment de la journée, la faible lueur du jour, tôt le matin, très tôt, la lumière naissante, qui, de l'horizon, arrive jusqu'à moi... J'ai l'impression parfois de renaître quand je regarde dehors à cette heure, en tout cas j'ai la certitude que je vis, je sens que je peux continuer de vivre encore un peu... Il y a une promesse. Un bonheur, une petite folie dans l'air.

Avant de descendre, je regarde Amandine encore endormie...

J'admire encore un peu le jour qui se lève. L'aube qui cède sa place. Je vois le soleil, je le devine derrière les arbres, il passe la ligne d'horizon lentement. La lueur, tantôt faible, prend tout à coup de l'importance; maintenant je sais qu'il se lève, je suis certain de pouvoir descendre à la cuisine...

Maintenant je sais que je peux continuer d'écrire...

Un livre surcharge un autre
livre, une vie une autre vie,
palimpseste où ce qui est en-
dessous, au-dessus, change
selon les mesures et consti-
tue tour à tour l'original
cependant unique.

L'absence de livre,
Maurice Blanchot

... face à l'étagère, je tends le bras au-dessus de ma tête, afin de prendre, volumineux, un livre d'art, un livre illustré, à partir duquel je renchéris au sujet de Klee. Pendant ce temps, Aurore, distraite par la photo d'Amandine sur le mur, sourit, quitte le lit en direction du fauteuil près de la penderie, prend ses bas, son jupon et sa jupe... Aurore D. n'aime pas la *peinture moderne*, ce qui l'anime, c'est la musique, Verdi, Schumman et Chopin. J'écoute Aurore qui parle en se rhabillant, qui, peu à peu, avoue un intérêt marqué pour le XIX^e siècle, vante la littérature de Flaubert, de Zola, la composition de Chopin... Elle insiste, elle le trouve génial, *pas mal* pour un gars de son époque... Elle préfère les *nocturnes* à tout le reste... Puis, elle enchaîne avec l'impressionnisme, évoque, le regard perdu au fond de la chambre, l'éclairage indirect de Degas, la *connaissance émue* de la vie chez Renoir, la difficulté de peindre de Paul Cézanne, mais elle ne dit rien de Manet, rien à propos de l'*Olympia*... Pas même une phrase, un mot... Rien... Alors, j'abandonne le livre d'art, je le dépose sur le panneau du secrétaire et je vais la rejoindre sur le lit, soudain habité

par un sentiment étrange, la peur... Je regarde Aurore qui continue de parler, assise de trois quarts... Elle parle de ce qu'elle aime, elle s'habille, elle passe son jupon, sa jupe, elle évoque ses lectures, ce qui lui tient à coeur et moi, par hasard, je m'éloigne... Je l'aime mais je l'écoute moins depuis un instant; je sens son corps tout près, je vois ses jambes, la ligne glacée de son bas, j'hume le parfum qui se dégage de son corsage et puis, à mesure que le temps passe, je me détache d'elle, je sens monter en moi tout ce qui précède notre rencontre... Seule Sabine traverse mes souvenirs, intacte, ou presque. Je revois l'image de Sabine, à Cuba... Je la revois à travers les traits d'Aurore D. J'admire son profil gauche, sa bouche peinte avec discrétion, ses yeux, ses cils plutôt longs, gras, qui décrivent néanmoins une courbe parfaite. J'admire la pose d'Aurore en général car elle ne bouge pratiquement plus depuis que je caresse son menton, son cou... Je l'admire et je l'écoute tant bien que mal... Aurore D., qui, maintenant tournée vers moi, parle de ses goûts vestimentaires... Par l'échancrure de son chemisier, j'aperçois les seins d'Aurore, *Aurore D. modèle*; je vois sa peau blanche, la peau d'une femme que je connais depuis peu. Je loue le corps d'une amante que j'apprends à connaître... Je la touche, je glisse une main furtive à l'intérieur de son corsage et je pense à la femme qu'elle représente à mes yeux; je vois et je sens la nudité de l'*Olympia*, je me rapproche d'elle tout en sachant qu'elle

diffère d'Amandine, et pourtant... Je crois qu'elle ressemble à Sabine, discrète et comme absente... Je sais qu'elle aime voyager, qu'elle manifeste une grande ouverture d'esprit... Et puis j'aime la minceur d'Aurore, j'aime ses longues jambes galbées, son corps plus mince, plus fin, j'aime tout ce qui la caractérise... Je l'écoute parler, je la caresse aussi pendant ce temps-là et je me dis que la femme en elle (je suis le seul à la voir, je suis le seul à pouvoir *rendre lisible* le dévouement dont elle fait preuve) recouvre toutes les femmes que je connais sans pour autant se fondre un instant au tableau général... Je la désire encore et je l'incline à rester, je lui promets à peu près tout. Je veux la retenir mais j'échoue. Je ferme la lumière de la chambre derrière elle. Je descends au salon. Lentement, séduisante, Aurore file droit à la porte, elle s'arrête, lève la tête, regarde tout au fond de la pièce, se retourne vers moi, revient, près de moi sans dire un mot... J'embrasse Aurore D., je la prends dans mes bras, triste, je pense à l'*Olympia* de Manet, je sais pourtant qu'elle diffère du modèle, Victorine Meurent, je sais... Depuis que je couche avec elle, je sais à tout moment le risque que je cours, je sais que je peux la perdre. La femme qu'elle représente à mes yeux m'échappe (tout comme celle de Titien, de Vélasquez). Je sais que son corps se soustrait un peu plus chaque jour au toucher, à la retouche de l'homme que je suis pourtant... Je sais qu'il échappe à la reprise incessante de

mes caresses... Et je sais que je risque de tout perdre justement... J'aime Aurore. J'aime ce que son corps cache, ce qu'il dissimule, l'amante, *le modèle fait femme*, le corps immuable de la femme qui persiste malgré tout, intouchable... Aurore D. presse sa joue contre la mienne; elle devine ce qui ne va pas, elle veut parler mais je l'empêche d'ouvrir la bouche... Je suis le seul, vraiment le seul qui puisse lui dire ce qui ne va pas, et pourtant... Je préfère la laisser partir... Dehors, il fait doux, la chaleur enveloppe le voisinage, il fait presque jour... Je regarde Aurore dans les yeux. Je caresse ses seins à la dérobée, vite, maladroitement j'insiste, je me sens ridicule et j'abandonne. Je vois son corps qui se détourne, je la laisse partir sans rendez-vous... Désir à peine formulé, malaise, soupir... Aurore D. lève la tête avant de sortir, sourit à la manière d'une femme qui sait que la pose est juste, *vraie*. Elle adopte la pose de quelqu'un qui sait maintenant la forme que doit prendre l'avenir... Aurore D. prend la pose d'une amante déterminée, qui, de dos comme *La Vénus au miroir*, ne cesse d'épuiser les ressources de son corps nécessaires à l'expression de sa pensée... Une amante dont la pose signifie, désormais, à peu près ce que je souhaite... Par son regard, je sais que tout peut vraiment se terminer là, ou, au contraire, recommencer...

LA REECRITURE:
MODELES ET CONTINUITE...

... l'instantanéité ne signifie pas une modification de la qualité d'être dans ce qu'il y avait avant et ce qu'il y aura après, mais que c'est dans la suite ininterrompue des instants que se trouve la vérité de chacun, [...], et non dans la discontinuité d'un moment particulier.

Le nu au Québec
Jacques de Roussan

Ecrire

L'écriture ne va pas sans la reprise, le recommencement. Quand j'écris, je reprends aussitôt ce que je fais, je récris la plupart de mes ébauches. Je récris même ce qui, parfois, m'apparaît passablement peaufiné. Mais, à vrai dire, si j'écris par touches successives, c'est pour donner l'expansion nécessaire à mon travail, assurer en quelque sorte le prolongement de la pratique.

Ecrire, donc, c'est toujours déjà, pour moi, récrire.

Ecrire, c'est là une entreprise coûteuse qui nécessite une dépense intellectuelle considérable dont il est habituellement difficile de comprendre la démesure. Pour peu qu'on écrive toutefois, on doit admettre, tôt ou tard, le principe structurant de la réécriture et consentir, à plus forte raison, à comparer l'écrit obtenu à l'écrit initial.

Le lien rupteur

Afin de pallier le risque d'incohérence, je me propose de préciser la nature du lien qui unit l'écrit initial à l'écrit obtenu.

Le dépliant est fragmenté. Bien qu'il soit écrit en prose, il diffère néanmoins du *modèle*. La disposition graphique du texte (résultat d'un découpage phrastique axé sur le rythme) crée un écart évident. Par rapport au *dépliant*, l'écrit obtenu avoue en effet une structuration

tout autre. Du mixte initial (ciselé à la manière d'un récit poétique entrecoupé), on passe à l'écrit obtenu, de forme plus traditionnelle... De facture minimaliste, *Le dépliant* use d'une surface d'écriture réduite, il adopte un mode d'expression plutôt condensée (au point parfois de porter une phrase au rang de fragment); tandis que *Le modèle* (davantage conservateur et comme plus *lié*) conteste la brièveté et la concise manière de l'écrit initial en ceci qu'il privilégie l'enchaînement ou la continuité narrative à la défaveur de la fragmentation.

Ainsi, le lien qui unit *Le dépliant* et *Le modèle* est essentiellement de nature ruptrice. Conséquence d'une écriture dont il faut dire, au passage, la contradictoire évolution.

Le coup de...

Il convient sans doute d'étudier l'écrit initial brièvement afin de réaliser une mise en balance acceptable.

Le dépliant se divise en six parties, en écho, on le devine, aux six faces d'un dé... Au plan structurel, le nombre de divisions conforte en filigrane une figure mallarméenne bien connue. Le dé évoque le hasard en son utilisation. Mais il invite aussi à réfléchir sur la portée du hasard, le rôle qu'il joue inévitablement dans le processus d'écriture et à élaborer, par ailleurs, une manière de le déjouer. C'est dire que *Le dépliant* possède en quelque sorte six faces textuelles, distinctes a priori et cependant combinables. Que l'ordre des fragments n'est donc pas immuable. Que tout peut alors prendre un tour nouveau, sous le coup de la lecture et de l'interprétation.

L'épigraphique

Il faut dire un mot du dispositif épigraphique.

On retrouve une épigraphe (toujours une seule à la fois) placée tout au début d'une subdivision ou encore logée en tête de tel fragment et ce, de façon irrégulière. Outre le jeu du contrepoint auquel on adhère par habitude, le dispositif épigraphique recouvre une stratégie textuelle qui n'est pas sans relancer le titre. Lisons d'abord ceci:

«Dans le salon.
Je parcours un dépliant.
Je lis le titre, je le relis, je lis le texte en marge
mais j'hésite, je bute contre une phrase, je comprends mal,
je la triture, difficile, je la lis dans tous les sens,
j'insiste, je reviens au titre, j'y lis un autre mot, un mot
caché, dissimulé, que j'encercle au crayon gras...» (p. 11)

L'intérêt du narrateur, troublé il va sans dire pendant la lecture du dépliant, déborde le cadre poétique de la fiction. De par son activité, il décrit un parcours de lecture difficile et cependant primordial, serré, à partir duquel le titre et le texte acquièrent un statut privilégié. Il termine un parcours lectoral qui met en relief la charge anagrammatique du titre: il lit un imprimé dont le titre se *déplie*, se dédouble.

Du texte au titre donc, la stratégie est facile à concevoir. A la base, le titre du texte détermine désormais le dispositif épigraphique, il règle le choix des citations. Comment? En vertu d'une sélection axée sur l'anagrammatisme. Autrement dit, toute épigraphe fait écho à tel ou tel vocable formé au moyen des lettres du titre, disposées dans

un ordre différent (de, lente, l'idée, dit, peine, détail, élan, dépit, etc.).

Bref, le titre, miroir du texte dans son ensemble, reflète le dispositif épigraphique, ce qui, littéralement, l'incline à se répartir.

Figures liées

De facture minimaliste, *Le dépliant* jouit d'une structuration qui obéit à la force cohésive de quelques figures marquantes. Et malgré un écart évident, *Le modèle* reprend dans une large mesure la matière du *dépliant*; l'écrit obtenu *file* la plupart des figures sous une forme qui, toutefois, fait varier le langage et sa représentation initiale...

Le courrier du vendredi

Le vendredi, c'est le jour de Vénus. De Vénus, jour du courrier, à la déesse de l'Amour, le pas est vite franchi. Si la référence à la mythologie romaine demeure implicite dans *Le dépliant*, elle retentit par ailleurs tout au long de l'écrit obtenu, plus précisément par le biais d'une série de renvois aux beaux-arts. Evoqués à titre de modèles iconographiques, *La Vénus endormie* de Titien et *La femme au miroir* de Vélasquez renforcent la vertu représentative de l'*Olympia* et consolident en un sens la figure de la déesse romaine comme ultime rappel. Façon différée de privilégier la journée du vendredi, de promouvoir textuellement l'art et la femme du même coup.

Le paquet déballé

La figure du dépliant, à ce point déterminante dans l'écrit initial, laisse néanmoins une trace lisible tout au début du *modèle*. Au moment où le narrateur défait la ficelle du colis, enlève le «papier brun» qui l'enveloppe, il joint au geste anodin du déballage une connotation particulière, célébrée, à toute fin utile, sous couvert anagrammatique. Quand déballer, c'est *déplier* un autre mot du titre, défaire somme toute *un paquet de lettres...* D'où l'expression langagière: «déplier un paquet».

En vertu d'un mouvement...

Dans *Le modèle*, la journée du vendredi prend beaucoup d'importance, en regard justement du courrier, du métronome.

Instrument de mesure, il impose au texte, en vertu d'un mouvement alternatif, un rythme régulier et cependant variable... Pris au pied de la lettre, le mouvement dont il est question, transposé scripturalement, génère d'ailleurs un principe énonciatif d'alternance. A partir duquel la phrase parfois se conforme et se déploie

«J'oscille, je penche la tête à gauche en guise d'accompagnement, ensuite à droite, puis, suivant la même régularité, de droite à gauche, inlassable... J'aime Amandine, je ne l'aime pas, je l'entends chanter, je ne l'entends plus...» (p. 72)

au point de reproduire par mimétisme l'oscillation de la tige du pendule, variable bien entendu sous le coup de la lecture... Le métronome

devient en quelque sorte un modèle à suivre, le mouvement du pendule un exemple d'énonciation.

C'est là une figure qui, prise dans toute son ampleur, parvient à concilier la gauche et la droite, à faire naître sur le même axe une contradictoire, au nom du rythme et de la mesure... Rien d'étonnant à ce que le titre nomme le texte au passage, comme le *lieu réfléchi* d'un certain nombre de contradictions. Prenons la pose par exemple, dont «Le parallèle» fait à la fois l'éloge et la critique. D'emblée, on pense à toute une tradition picturale... Au modèle ou à la personne qui pose pour l'artiste. Poser, prendre une position, adopter une attitude de corps, bref être modèle représente une tâche imposante (autrefois noble), tant les exigences convoquent habileté, grâce, patience... Mais en revanche, la pose nécessite, outre le sérieux de la discipline, une rigueur néanmoins soumise aux volontés (et aux caprices) de l'artiste. Voilà un art paradoxal donc. Où la femme, élue au rang de modèle, se voit considérée *parallèlement* par le bas, comme objet d'imitation car elle devient le modèle qu'elle n'est pas d'ordinaire, tout en ne devenant pas forcément le pur objet d'une activité dont elle accepte par ailleurs volontiers la surenchère artistique. Ce qu'il faut entendre par là, c'est que la pose admet un mouvement de substitution dont l'esprit (au sens phénoménologique) répond essentiellement à la contradictoire rythmique du métronome: être et ne pas être tout à la fois. Modèle et objet, tel est le sort de la femme qui pose, telle est la situation d'Amandine en l'occurrence.

INDEX DES CITATIONS

Nicole Brossard, <i>Le centre blanc</i> (p. 218)	5
André Breton, <i>L'amour fou</i> (p. 69)	7
Paul Chanel Malenfant, <i>Le mot à mot</i> (p. 69)	8
Normand de Bellefeuille, <i>Lascaux</i> (p. 71)	10
Louis Aragon, <i>Le con d'Irène</i> (p. 95)	12
Hubert Aquin, <i>Trou de mémoire</i> (p. 173)	14
Nathalie Sarraute, <i>Le planétarium</i> (p. 204)	15
Roland Barthes, <i>Incidents</i> (p. 94)	17
Samuel Beckett, <i>L'innommable</i> (p. 162)	18
Réjean Ducharme, <i>Le nez qui voque</i> (p. 101)	25
Normand de Bellefeuille, <i>Lascaux</i> (p. 97)	28
Paul Chanel Malenfant, <i>Le mot à mot</i> (p. 46)	31
Louis Aragon, <i>Le con d'Irène</i> (p. 84)	33
Nicole Brossard, <i>La partie pour le tout</i> (p. 293)	35
Roger des Roches, <i>Autour de Françoise Sagan indélébile</i> (p. 167) . .	38
Maurice Blanchot, <i>L'entretien infini</i> (p. 67)	42
Michel Butor, <i>La modification</i> (p. 152)	43
Arthur Rimbaud, <i>Poésies</i> (p. 59)	44
Claude Beausoleil, <i>La surface du paysage</i> (p. 28)	45
Marie Uguay, <i>Signe et rumeur</i> (p. 70)	46

Marie Uguay, <i>Signe et rumeur</i> (p. 47)	47
Michel Butor, <i>La modification</i> (p. 136)	50
Paul Chanel Malenfant, <i>Le mot à mot</i> (p. 89)	54
Michel Gay, <i>Mentalité, détail</i> (p. -)	59
Samuel Beckett, <i>L'innommable</i> (p. 77)	60
Le dictionnaire <i>Lexis</i> (p. 487)	61
Roger des Roches, <i>Interstice</i> (p. 121)	62

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

1. Article de revue

RICARDOU, Jean. «Pour une théorie de la réécriture», *Poétique*, no 77, février 1989, p. 3-15.

2. Etudes

ARAGON, Louis. *Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit*, Ed. D'Art Albert Skira, Les sentiers de la création, Champs Flammarion, 1981, 149 p.

BARTHES, Roland. *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, coll. «Tel Quel», 1983, 286 p.

BARTHES, Roland. *S/Z*, Paris, Seuil, 1982, 278 p.

BLANCHOT, Maurice. *L'entretien infini*, Gallimard, NRF, 1983, 640 p.

CLARK, Kenneth. *Le nu Tome 1*, Le livre de poche, 1969, 398 p.

COURTILLON, Pierre. *Les Impressionnistes*, Paris, Fernand Nathan, coll. «Beaux livres», 1982, 183 p.

DALLENBACH, Lucien. *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1977, 253 p.

DECOTTIGNIES, Jean. *L'écriture de la fiction*, Paris, PUF, coll. «Ecriture», 1979, 208 p.

JOUFFROY, Alain. *Une révolution du regard*, Paris, Gallimard, NRF, 1964, 262 p.

KLEE, Paul. *La pensée créatrice, Ecrits sur l'art 1*, Paris, Dessain et Folra, 1973, 556 p.

KLEE, Paul. *L'histoire naturelle infinie, Ecrits sur l'art 2*, Paris, Dessain et Folra, 1977, 431 p.

MARIN, Louis. *Le récit est un piège*, Paris, Minuit, coll. «Critique», 1978, 145 p.

MITTERAND, Henri. *Le discours du roman*, Paris, PUF, coll. «Ecriture», 1980, 266 p.

REBATET, Lucien. *Une histoire de la musique*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1985, 895 p.

TADIE, Jean-Yves. *Le récit poétique*, Paris, PUF, coll. «Ecriture», 1978, 207 p.

3. Oeuvres citées

AQUIN, Hubert. *Prochaine épisode*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1978, 174 p.

AQUIN, Hubert. *Trou de mémoire*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968, 204 p.

ARAGON, Louis. *La défense de l'infini* suivi de *Les aventures de Jean-Foutre La Bife*, Paris, Gallimard, NRF, 1986, 377 p.

BARTHES, Roland. *Incidents*, Paris, Seuil, 1987, 119 p.

BEAUSOLEIL, Claude. *La surface du paysage. Textes et poèmes*. Montréal, VLB éditeur, 1979, 149 p.

BECKETT, Samuel. *L'innommable*, Paris, Minuit, 1983, 213 p.

BLANCHOT, Maurice. *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, NRF, 1983, 640 p.

BRETON, André. *L'amour fou*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1976, 176 p.

BROSSARD, Nicole. *Le centre blanc poèmes 1965-1975*, Montréal, L'Hexagone, 1978, 422 p.

BUTOR, Michel. *La modification*, Paris, Minuit, coll. «Double», 1983, 317 p.

CORRIVEAU, Hugues. *Revoir le rouge*, Montréal, VLB éditeur, 1983, 153 p.

DE BELLEFEUILLE, Normand. *Lascaux*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1985, 161 p.

DES ROCHES, Roger. *Tous, corps accessoires... (poèmes et proses, 1969-1973)*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1979, 293 p.

DUCHARME, Réjean. *Le nez qui vogue*, Paris, Gallimard, NRF, 1972, 275 p.

GUAY, Michel. *Mentalité, détail*. Montréal, NBJ, AUTEUR/E, 1986.

Larousse de la langue française Lexis, Paris, Larousse, 1984, 2109 p.

MALENFANT, Paul Chanel. *Le mot à mot*, Noroît, 1982, 93 p.

RIMBAUD, Arthur. *Rimbaud, Lautréamont, Corbière, Cros, oeuvres poétiques complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1980, 952 p.

SARRAUTE, Nathalie. *Le planétarium*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1983, 251 p.

UGUAY, Marie. *Poèmes*, Montréal, Noroît, 1986, 214 p.